

LE PAYS DE FRANCE



PHOT. DE L'ARMÉE
N° 1915

Genl Hély d'Orsel

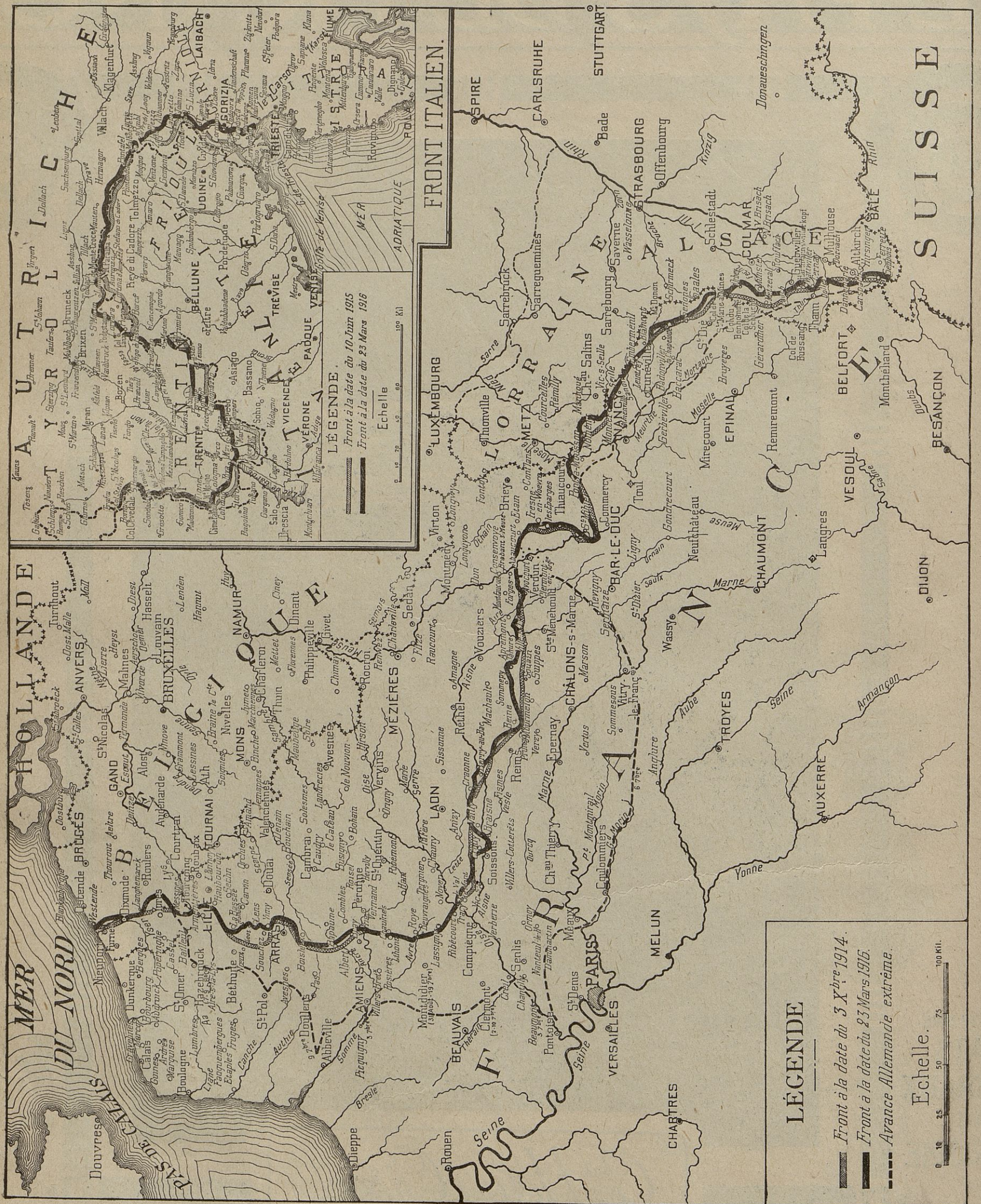
Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour la France... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20 Frs

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 16 AU 23 MARS

LES attaques allemandes ont été intermittentes dans la région de Verdun ; d'abord elles se sont produites d'une façon alternative tantôt au nord, tantôt à l'ouest de la place ; puis elles se sont concentrées vers l'ouest, dans la région Avocourt-Béthincourt. L'objectif de l'ennemi est évidemment de s'emparer de notre position du Mort-Homme pour dégager le flanc droit des colonnes qui attaquent Douaumont ; mais tous ses assauts sont restés infructueux ; il n'a pu marquer qu'un léger avantage dans le bois de Malancourt.

C'est ainsi que, le 17 mars, on ne signalait qu'un bombardement ; notre artillerie contrebattait vigoureusement les batteries ennemies et faisait sauter un important dépôt de munitions à Champneuville.

Le 18 et le 19, actions d'artillerie sans attaque d'infanterie.

Le 20, les Allemands tentaient d'élargir leur front d'attaque à l'ouest de la Meuse. Après un intense bombardement d'obus de gros calibre, une nouvelle division ennemie, transportée d'un point éloigné du front, dirigeait une violente attaque, accompagnée de jets de liquides enflammés, sur nos positions entre Avocourt et Malancourt. Nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses et d'infanterie faisaient subir aux Allemands de fortes pertes et brisaient l'effort des assaillants qui ne pouvaient progresser légèrement que sur un point du front attaqué dans le bois de Malancourt.

Cette attaque était renouvelée à plusieurs reprises au cours de la nuit suivante. Grâce à l'emploi de liquides enflammés, ils parvenaient à s'infiltrer dans le bois de Malancourt et à s'emparer, après une lutte pied à pied, de la partie sud-est de ce bois qui porte le nom de bois d'Avocourt. Tous les efforts de l'ennemi pour déboucher de ce bois ont échoué.

Les pertes des Allemands ont été énormes et hors de proportion avec le maigre résultat obtenu ; et la *Gazette de Francfort* avoue elle-même que la prise du bois d'Avocourt n'a pas grande importance, « car, dit-elle, nous sommes loin encore d'avoir la cote 304, et quand même nous l'aurions, nous serions encore loin du but ».

Malancourt qui, avec le hameau de Haucourt, forme un village très étendu, est situé à 3 kilomètres et demi à l'ouest de Béthincourt sur le ruisseau de Forges. Les bois, qui se continuent par le bois de Cheppy jusqu'à Montfaucou, sont le prolongement de la forêt de Hesse. Avocourt est situé au fond d'une vaste clairière en forme de cirque où prend naissance la Buanthe qui se jette dans l'Aire ; les bois se trouvent sur la ligne de séparation des eaux entre les bassins de la Meuse et de la Seine. La lisière du bois d'Avocourt est à 2 kilomètres de la cote 304, haute croupe que le vallon d'Esnes sépare du Mort-Homme. Les bois Bourrus sont à 6 kilomètres plus au Sud.

La journée du 21 fut relativement calme ; le bombardement continua cependant sur le village d'Esnes et la cote 304, contrebattu avec énergie par notre artillerie.

Le bombardement reprit plus violent encore le lendemain et dura toute la journée. Puis les Allemands dirigèrent plusieurs attaques sur notre front compris entre la corne du bois d'Avocourt et le village de Malancourt. Toutes leurs tentatives pour déboucher du bois d'Avocourt furent arrêtées par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie. Ils purent seulement prendre pied sur un petit mamelon qui traverse le chemin de Malancourt à Avocourt et qui domine, à 1 kilomètre, les deux villages de Malancourt et de Haucourt. Nous tenions cependant les versants sud et est de ce mamelon.

Cette attaque fut menée par deux divisions allemandes ; elle vint encore se briser contre l'héroïque résistance de nos soldats ; nos 75 fauchèrent les pétroleurs ennemis et nos mitrailleuses arrêtaient net l'élan des assaillants.

Le 23 mars, bombardement sans action d'infanterie.

Ces assauts furieux contre notre gauche ont alterné avec des attaques sur notre front au nord de Verdun. En effet, à la fin de la journée du 16 mars, à partir de huit heures du soir, cinq attaques successives, à gros effectifs,

furent lancées par les Allemands contre nos positions du village et du fort de Vaux : deux sur le village, deux autres sur les pentes de la croupe que surmonte le fort, enfin une dernière qui essaya de déboucher d'un chemin creux au sud-est du village de Vaux.

Toutes ces attaques, brisées par nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses, coûtèrent très cher à l'ennemi.

Le 18, les Allemands recommencent ; ils dirigent une série d'attaques partielles entre le village de Vaux et les bois au sud de la ferme d'Haudremont. Arrêtés par nos tirs de barrage, ils ne peuvent en aucun point aborder nos tranchées. Le soir du même jour, nouvelle et vive attaque entre Vaux et Damloup ; l'ennemi échoue encore avec de grosses pertes.

Le 19, petite attaque sur nos positions de la côte du Poivre : elle est complètement repoussée.

Depuis, les actions d'infanterie ont cessé ; mais le bombardement devenu chaque jour plus intense fait pressentir une nouvelle offensive.

Ce qui se passe sur les autres parties du front paraît peu intéressant en

regard des événements de Verdun ; cependant l'activité se manifeste de plus en plus ; l'artillerie des alliés tire sans discontinuer sur les tranchées et les ouvrages allemands.

En Belgique, une reconnaissance ennemie avait fait irruption, le 20 mars, dans nos tranchées au nord du pont de Boesinghe ; elle en fut chassée aussitôt par une contre-attaque.

Au nord de l'Aisne, les Allemands ont essayé encore d'une surprise sur un de nos petits postes au sud-est du bois des Buttes ; ils ont été repoussés.

C'est en Argonne que l'activité fut la plus intense, en raison de la proximité de cette région avec le champ de bataille de Verdun. Notre artillerie a battu avec succès les voies de communication de l'ennemi avec l'arrière du front. Des luttes de mines ont tourné à notre avantage dans le secteur des Courtes-Chausses ; au Four-de-Paris, à la Haute-Chevauchée, tirs d'artillerie efficaces.

En Lorraine, persistance des attaques ennemies dans les environs de Badonviller, dans le vallon de Thiaville que suit un chemin conduisant au col de la Chapelotte ; mais les Allemands sont à chaque fois repoussés.

A l'ouest de Pont-à-Mousson, le 22 mars, un coup de main dirigé sur une tranchée ennemie dans la région de Fay-en-Haye nous a permis de faire quelques prisonniers.

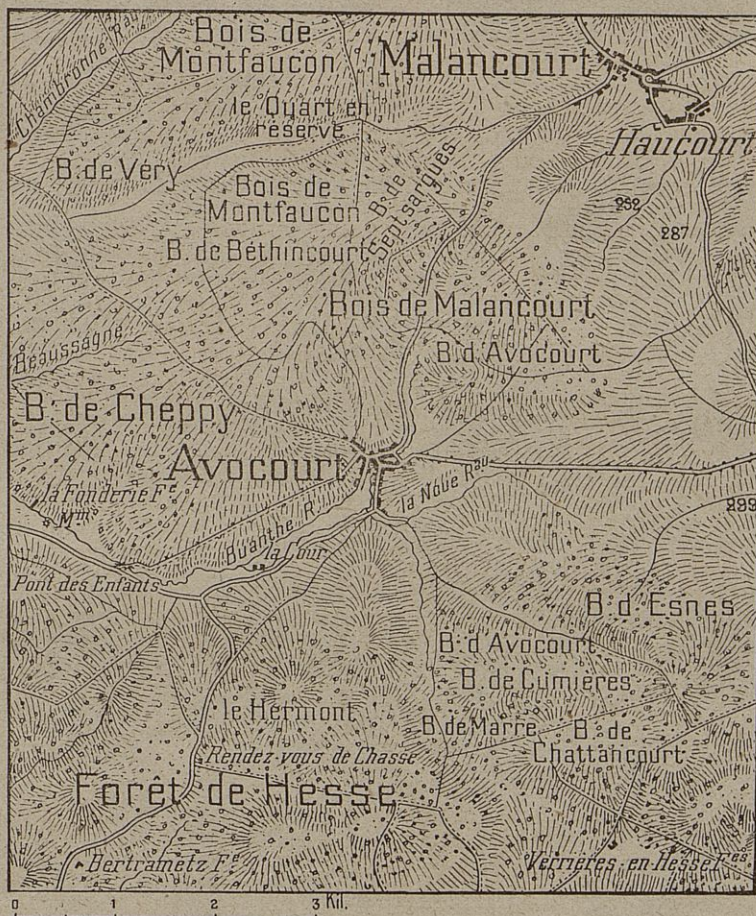
Notre aviation s'est de nouveau illustrée par d'éclatantes prouesses. Dans la

journée du 18 mars, malgré la brume, elle n'a pas effectué moins de vingt-neuf vols de chasse dans la région de Verdun, au cours desquels elle a livré trente-deux combats aériens. Dans la nuit du 17 au 18, un groupe de dix-sept avions de bombardement a lancé une cinquantaine d'obus de gros calibre sur les gares de Conflans et de Metz-Sablons. Une autre escadrille bombardait l'aérodrome de Dieuze et la gare d'Arnaville.

Le lendemain, la gare de Metz était de nouveau bombardée, tandis qu'un autre groupe de bombardement, composé de vingt-trois avions, jetait soixante-douze projectiles sur le champ d'aviation d'Habsheim et sur la gare de marchandises de Mulhouse, causant des dégâts considérables. Une bataille aérienne s'engageait ensuite ; trois avions allemands descendaient en flammes et quatre des nôtres étaient obligés d'atterrir en territoire ennemi.

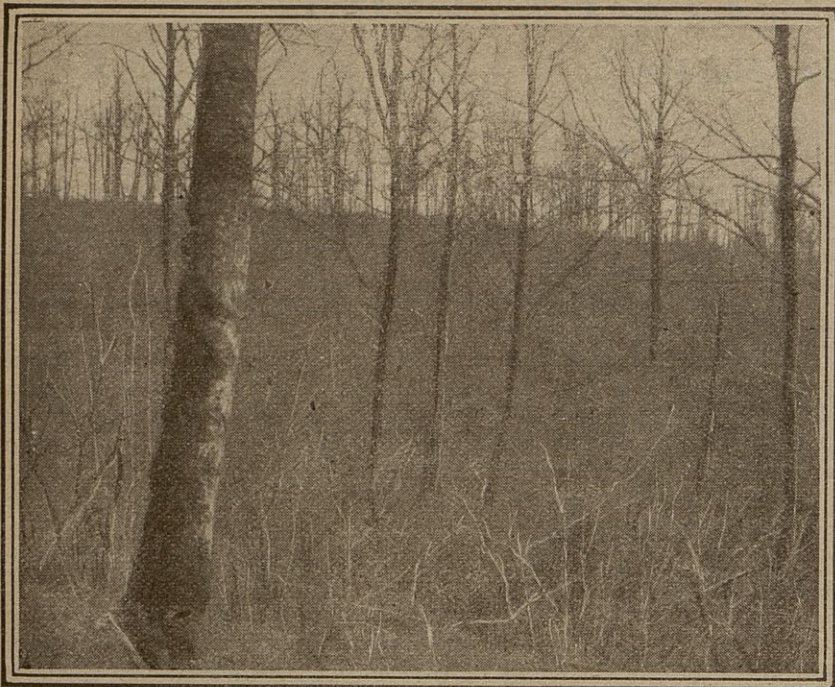
Le 20 mars, une escadrille alliée, composée de soixante-cinq appareils anglais, français et belges, bombardait la station d'aviation maritime allemande de Zeebrugge ainsi que l'aérodrome tout proche d'Houttave ; tous les appareils rentraient indemnes.

Dans la nuit du 19 au 20 mars, nos avions bombardaient la gare de Dun-sur-Meuse et, dans la matinée du 20, un de nos avions de chasse abattait près de Verdun un appareil ennemi qui tombait dans nos lignes. Le lendemain, un autre fokker était abattu, non loin de Douaumont.



LA RÉGION D'AVOCOURT

UN BOIS PRÈS DE VERDUN



Cette photographie du bois de fut prise deux jours après le début du bombardement allemand. Quelques arbres subsistaient qui, depuis, ont été fauchés par des rafales d'obus.



Une route traversant le bois de pouvait permettre à nos renforts d'arriver ; aussi, l'artillerie ennemie s'acharnait-elle particulièrement sur ce ravin.



On ne dira jamais assez de quelle remarquable façon nos troupes supportèrent l'ouragan de fer qui précéda l'attaque. Les Allemands étaient persuadés de l'abandon de nos positions et pourtant, à leur approche, les mitrailleuses surgirent de partout et commencèrent leur moisson rouge. On voit ici nos soldats préparant la défense des abords du bois.

LA BATAILLE DEVANT VERDUN



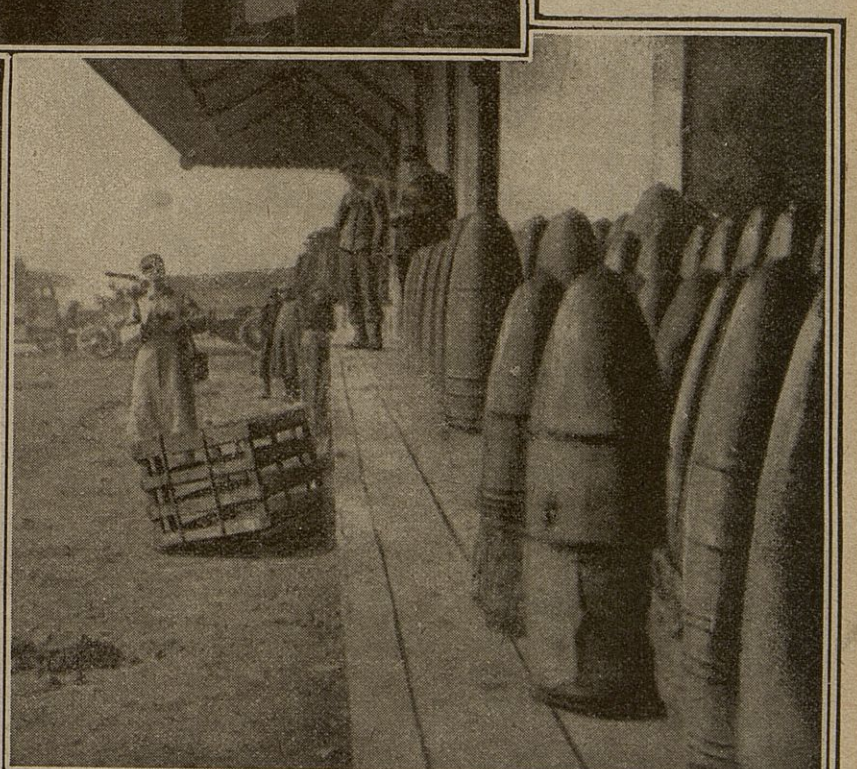
La bataille de Verdun continue à faire rage. Mais, malgré les attaques sans cesse renouvelées de l'ennemi, nos vaillantes troupes maintiennent leurs positions. Elles sont très régulièrement ravitaillées en vivres et en munitions ; les renforts sont transportés en voitures, et les hommes vont au combat avec la certitude de vaincre. L'ascendant moral qu'ils ont pris sur l'ennemi ne fait que croître de jour en jour.



Voici une colonne de prisonniers allemands que nos dragons ramènent vers l'arrière. Dans le groupe du milieu, on remarquera, au second plan, un Allemand à figure caractéristique, le nez surmonté de lunettes, la face glabre. Ce produit de la Kultur était persuadé de faire au pas de parade une entrée triomphale dans Verdun, c'est du moins ce que lui avaient dit ses chefs. La réalité est tout autre.



Ces attelages d'artillerie ont fourni un effort terrible nécessité par le transport des munitions et, pour reposer leurs chevaux, les artilleurs les ont conduits dans une rivière où ils se désaltèrent en attendant de reprendre leur course.

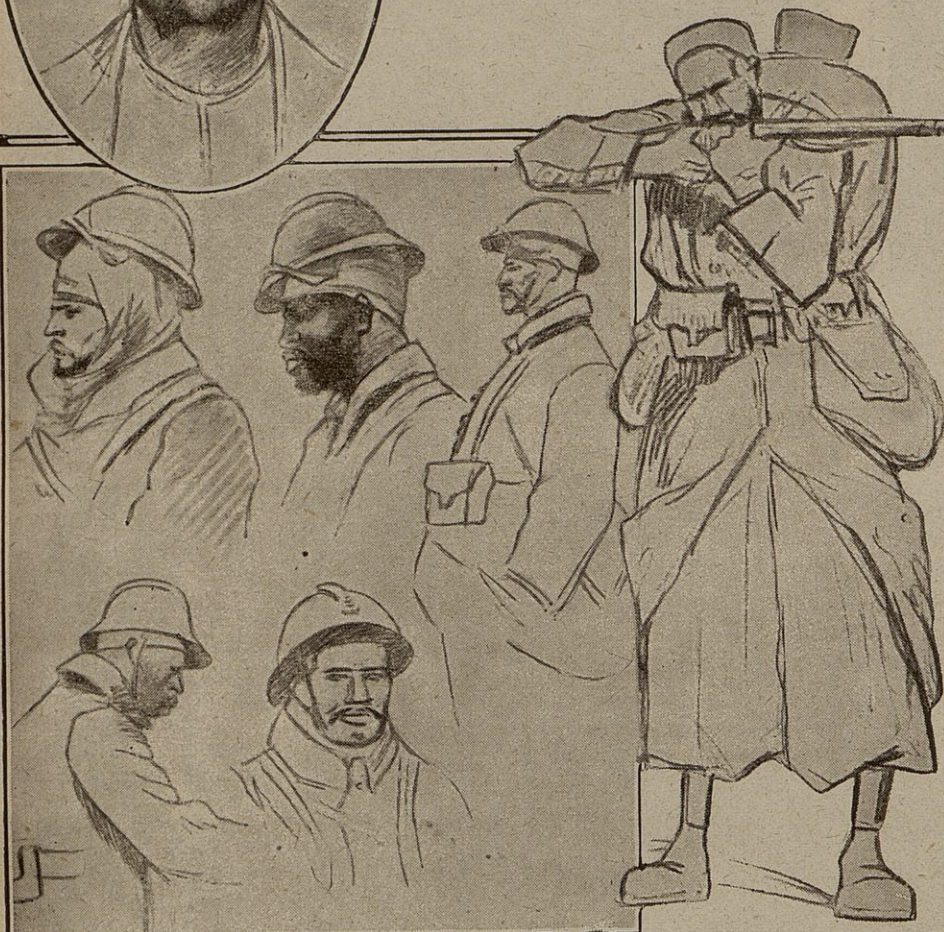


Les gros obus étaient transportés par des camions automobiles. Des dépôts considérables, placés dans des endroits à l'abri de toute surprise, fournissaient l'infamale pâture à nos grosses pièces, qui tiraient sans interruption.



Nos tirailleurs

CROQUIS DE H.D. TIRAILLEUR



Depuis dix-neuf mois nos tirailleurs algériens font la campagne ; ils ont pris part à toutes les grosses attaques, ils ont ajouté de nouvelles pages de gloire à celles si chèrement acquises par leurs anciens de 1870.

En Artois, ils ont enlevé à deux reprises, en mai et juin, quatre lignes successives de tranchées allemandes et ont recommencé les mêmes exploits en Champagne, en septembre. Rien ne les arrête. Ils n'entrent pas en pourparlers avec les Boches qui se trouvent sur leur chemin : ils comprennent si peu leur langue !

Parmi toutes les qualités de ces soldats d'élite, l'une des plus grandes des indigènes arabes est le dévouement aux chefs qu'ils connaissent. Mais ce dévouement ne s'acquiert qu'à la longue et il ne faut pas croire que le premier officier venu peut commander des Arabes : *il ne savait pas suivre*.

Ce dévouement est l'œuvre du temps. Il naît, grandit et se fortifie au contact quotidien de la vie commune, sous la tente. La plupart des officiers de tirailleurs ont ainsi vécu de longs jours à côté de leurs hommes dont ils parlent la langue, vivant de la même vie, subissant les mêmes dangers, participant aux mêmes joies.

Aussi le tirailleur suit son chef partout, sans se soucier de la mort éternellement menaçante. Et si le Boche qui redoute par-dessus tout l'indigène arabe s'enfuit, malheur à lui !

La discipline et la fidélité à leurs chefs, qui sont leurs qualités primordiales, sont quelquefois soumises à une rude épreuve, et cela souvent pour des questions de détail (ou plutôt qui semblent pour nous — civilisés — des questions de détail).

Ainsi quand on a voulu donner le casque à toute l'infanterie — casque très utile puisqu'il arrête les petits éclats d'obus et qu'il peut éviter souvent des blessures graves — la plupart des tirailleurs ont refusé de le porter.

Et voici la raison de ce refus :

La coiffure des tirailleurs est la chéchia ; si Allah a écrit que lui, tirailleur, devait mourir « tel jour », ce n'est pas le casque qui le protégera.

Mektoub Robbi : « Dieu l'a écrit ».

Cependant, on a fait remarquer aux indigènes que les guerriers de Sidi Mohamed et les Sarrasins de la bataille de Poitiers avaient coiffé le casque de fer (appelé lama en arabe régulier).

A cela les tirailleurs répondent :

— Oui : les Sarrasins portaient bien le casque, mais un casque d'un seul morceau, sans visière !

Evidemment, monsieur l'Intendant n'avait pas songé à cela en commandant un modèle de casque pour l'infanterie.

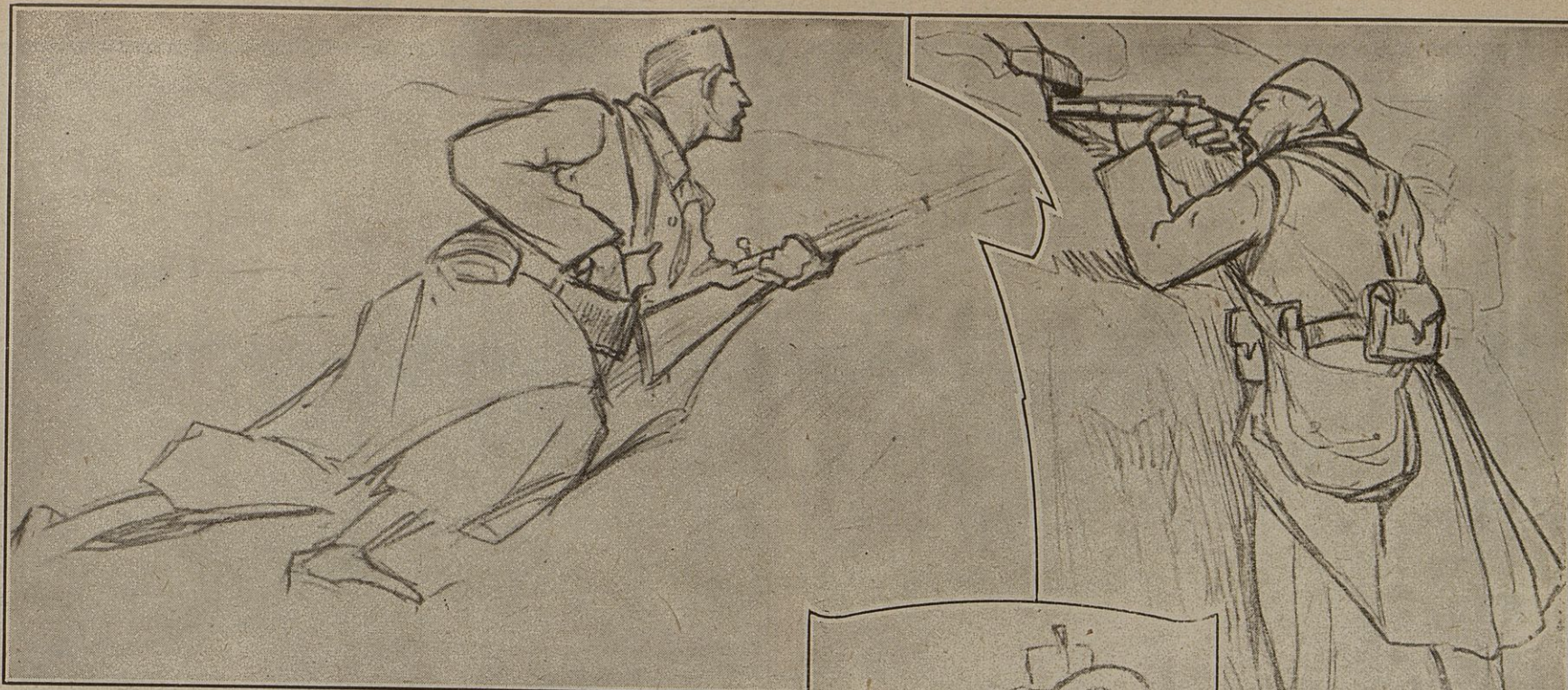
En Champagne, ils voient leurs camarades français qui ont leurs casques cabossés par des éclats d'obus, mais ne sont pas blessés. Les officiers interviennent et leur montrent les avantages de cette coiffure. Ils se laissent persuader à moitié et se décident à porter le casque, comme nous le voyons dans les dessins qui accompagnent cet article, par-dessus la chéchia.

Pourtant, quelques tirailleurs, entre les plus croyants, se refusaient encore à placer cette coiffure sur leur tête : ils se contentaient de pendre leur casque à leur ceinturon.

L'autorité militaire a dû demander au Cheik el Islam, le grand-prêtre de la religion, qui a toute autorité pour trancher les questions de dogme et déclarer la guerre sainte, de délivrer une « fetoua » (sorte de consultation), au sujet du port du casque.

Le Cheik el Islam





a aussitôt déclaré que jamais Sidi Mohamed n'avait interdit le casque.

Les dessins que nous donnons ici ont été exécutés sur place par un artiste du front, mobilisé dans un régiment de tirailleurs. Ils représentent le tirailleur sous ses différents aspects.

Voici un de ces braves revêtu de l'ancienne tenue qu'il portait au moment de la mobilisation. Baïonnette au canon, il est en sentinelle. C'est là un scrupuleux observateur de la consigne. Il n'en connaît qu'une : « Service !... Service !... » Si le sergent lui a formulé ainsi son ordre : « On ne passe pas », le tirailleur dira tranquillement à l'officier ou au colonel qui voudra transgresser cet ordre : « Moi je t'y connais pas ! Le sergent de garde il a dit : « T'y passa pas. Daour ! (demi-tour) ».

Et il est inutile d'insister.

Voici un autre tirailleur, en route avec tout son « barda ».

C'est l'armoire de nos poilus, mais surmontée de toutes sortes d'accessoires, d'une pèlerine, etc... Tout cela pèse, mais c'est du confort pour l'arrivée quand nos tirailleurs gagneront les cantonnements d'arrière.

Après les rudes affaires d'Artois et de Champagne, où les tirailleurs ont concouru à enlever brillamment les tranchées allemandes, des séjours en arrière du front sont nécessaires pour reconstituer les unités, amalgamer les renforts et faire reposer les troupes.

Les moments de dépression sont vite passés chez ces grands enfants que sont les tirailleurs.

Un ruisseau qui coule, un oued, pour se laver ou savonner leur linge, et vite, le torse nu, les voilà installés au bord de l'eau, causant comme de vieilles femmes, racontant leurs prouesses et leurs faits d'armes.

Au retour du lavage, on vient visiter le cuisinier qui, assis à la mode arabe, par terre, surveille la cuisson des mets, et reste ainsi des heures immobile, ne bougeant que pour remuer avec un bâton le fricot qui bouillonne sur le feu.

L'installation n'est pas compliquée : un plat de campement placé sur des pierres, entre lesquelles brûle le bois, dont on entretient la combustion en puisant dans la petite montagne de branchages placée à côté. Le cuisinier est un monsieur important ; il remplit une sorte de sacerdoce et possède une grande influence. Les fonctions de cuisinier conduisaient souvent au grade de caporal et même plus haut, mais la guerre a bien changé tout cela.

La soupe mangée, on boit le café, dont la fabrication est un peu moins soignée qu'en temps de paix.

Il n'y a plus de percolateurs, plus de moulins à café, trop fragiles, qui, depuis longtemps, sont semés à travers les terrains de combat.

Mais le tirailleur supplée à tout ; il a trouvé un moulin à café très pratique qui n'occasionne pas de surcharge sur le sac. Il place les grains de café dans la marmite de campement et les écrase avec la crosse de son fusil en tapant d'une façon rythmique. C'est là un travail sérieux et qui retient toute son attention. Encore un sacerdoce !

La soupe mangée, le café bu, le tirailleur se repose sous sa « guitoun » (tente).

Quand la température le permet, il se trouve mieux sous cette tente que dans des bâtiments trop grands qui ne conviennent pas à sa rusticité. Ne vit-il pas la plupart du temps sous la « guitoun » en Afrique ?

Dans les bois, en Artois, en Champagne, elle est vite dressée ; le tirailleur range avec soin ses effets, son équipement, et vite, ensuite, il démonte et nettoie son fusil qu'il graisse et entretient.

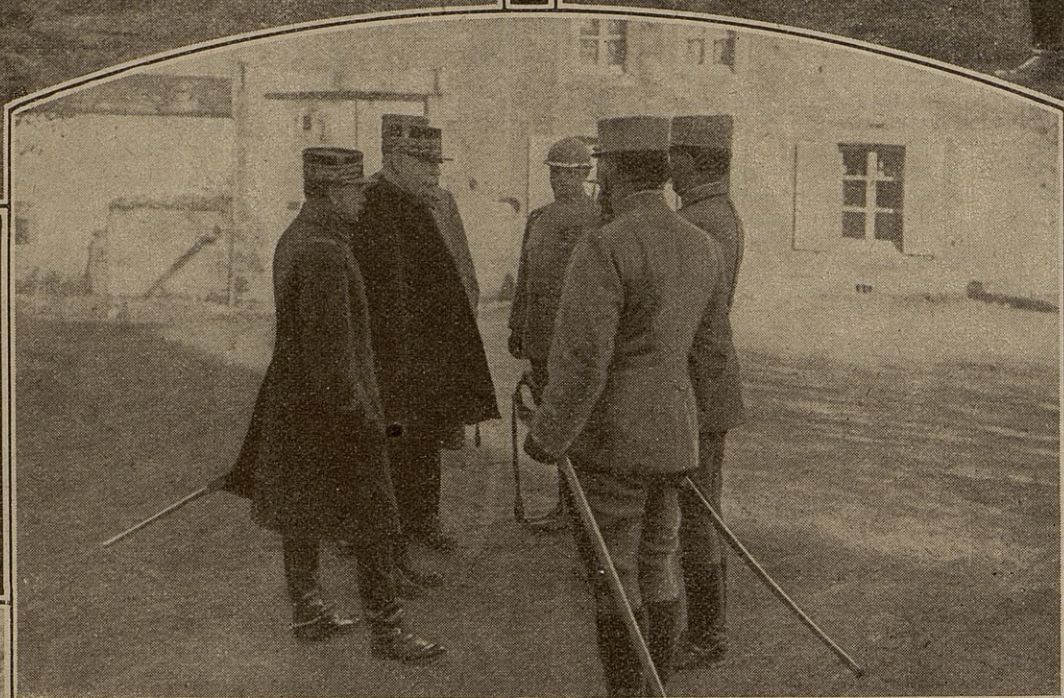
Une rigole est creusée avec soin tout autour de la tente, de façon à canaliser l'eau, et le tirailleur qui sait se « débrouiller » est complètement à l'abri, quelle que soit la violence de la pluie.

S'il fait beau, il se tient devant sa tente, cherchant un peu de soleil, car l'indigène adore le soleil. Il a été habitué, dès son enfance, aux chaleurs torrides de l'Afrique. Chaque jour de sa vie est baigné de l'admirable lumière d'un ciel sans nuages. Sans doute, maintes fois, assis dans son cantonnement, le tirailleur a rêvé, devant les brumes froides des plaines du Nord, aux lumineuses et brillantes journées de son cher pays. Mais il ne se plaint pas : c'est avec joie qu'il consent à ce sacrifice pour défendre la France qu'il aime passionnément.

UN TIRAILLEUR DU FRONT.

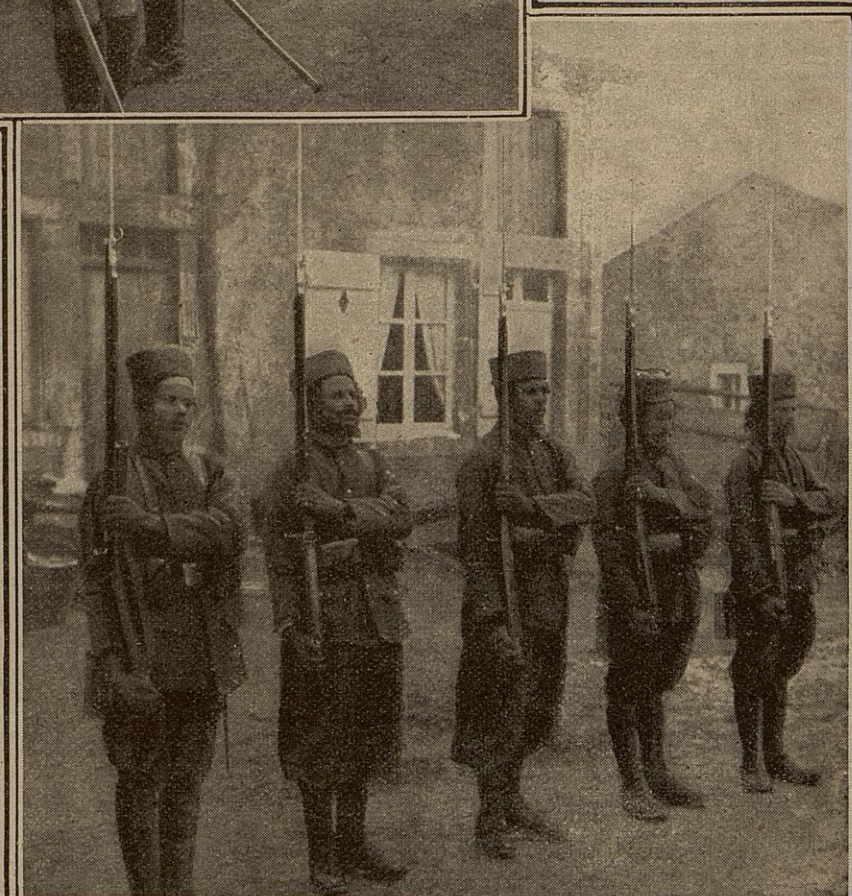
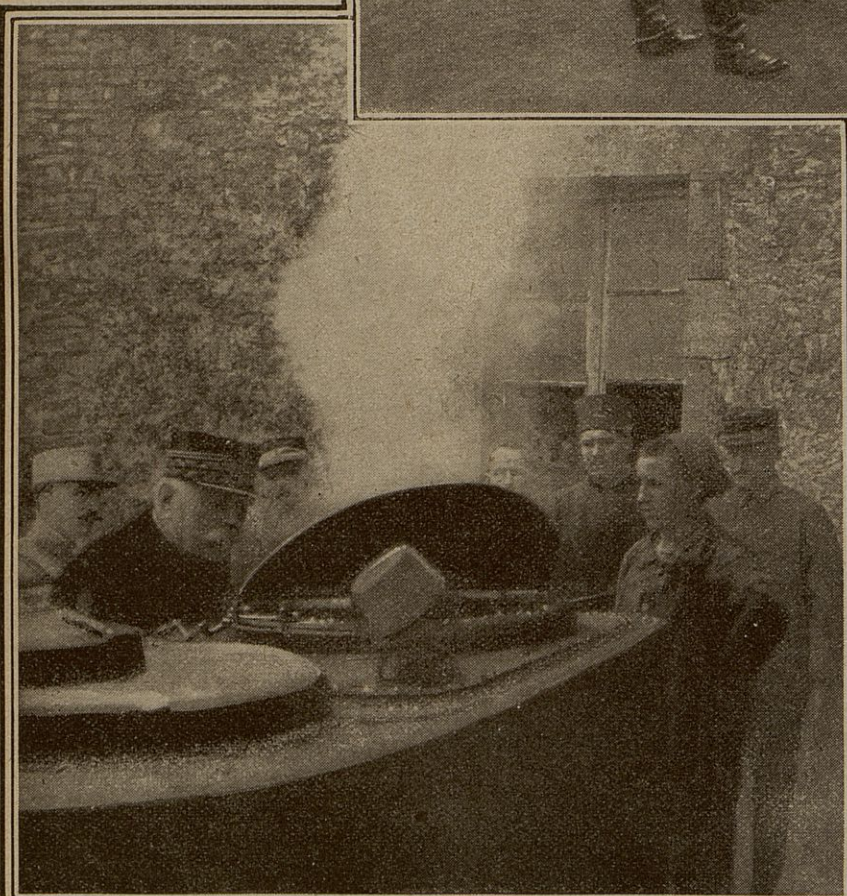


LE GÉNÉRAL JOFFRE CHEZ LES TIRAILLEURS



Nos vaillantes troupes d'Afrique ont accompli depuis le début de la guerre de magnifiques prouesses. Le général Joffre vient de décorer des officiers et soldats de deux régiments africains qui se sont particulièrement distingués.

Après la remise des décorations, les troupes ont défilé dans un ordre parfait devant le généralissime. La revue terminée, le colonel d'un régiment de tirailleurs salua de l'épée le général Joffre qui le félicita de la belle tenue de ses hommes.

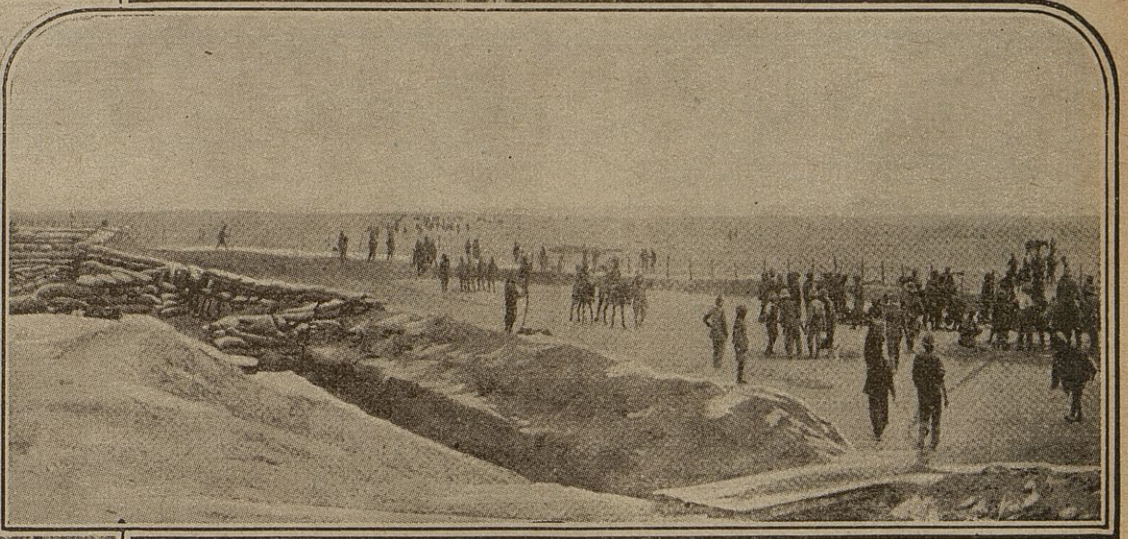


Le général Joffre, qui tient à se rendre compte par lui-même des plus petits détails d'organisation, est allé visiter les cuisines des régiments ; il a goûté au fricot qu'il a déclaré parfait. Au moment du départ du généralissime, les braves tirailleurs présentèrent les armes, et leur immobilité les faisait ressembler à des statues de bronze.

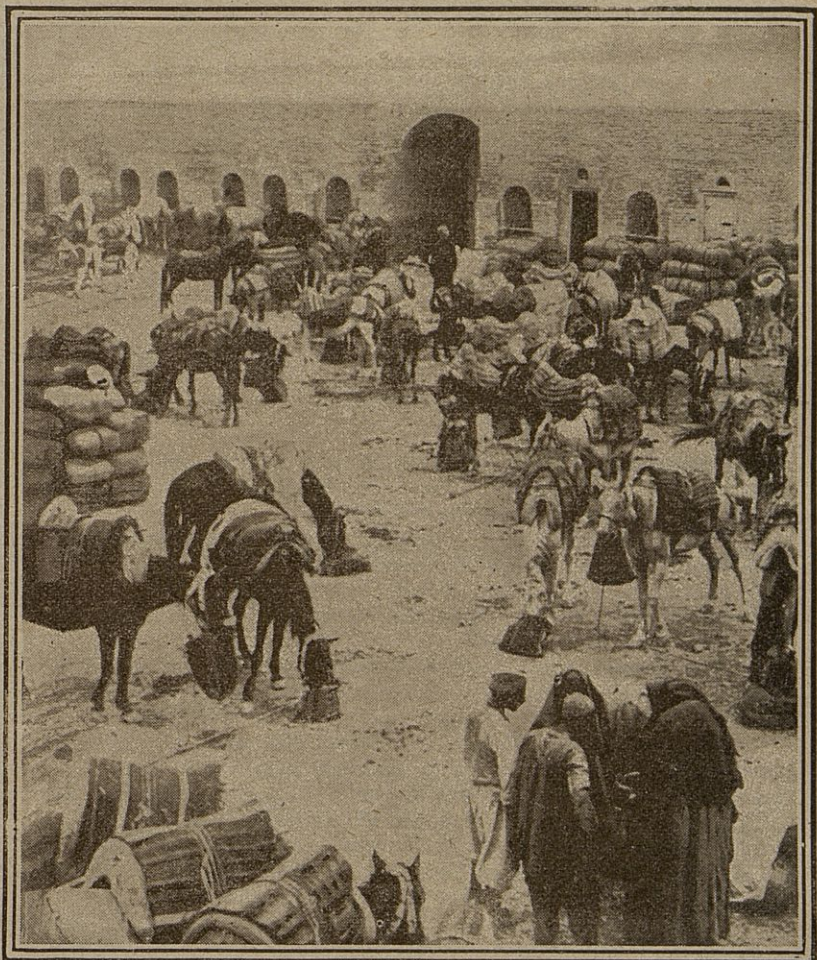
LA GUERRE EN MÉSOPOTAMIE



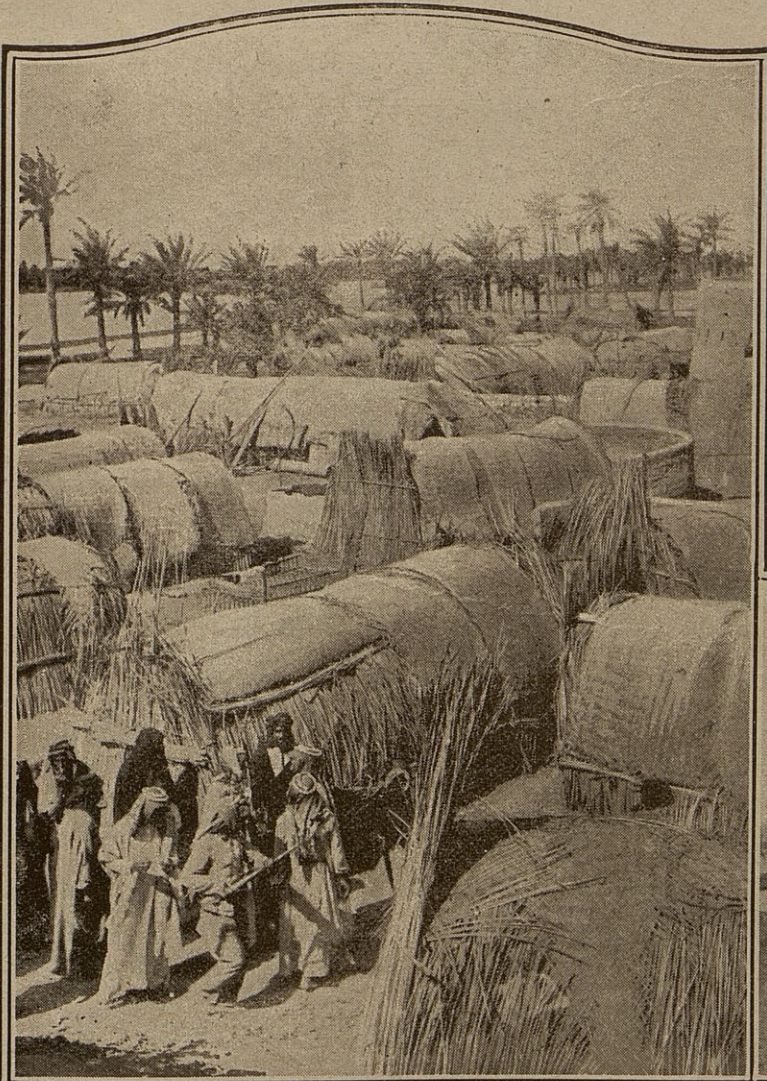
Les indigènes parcourent en pirogue un de ces petits canaux que les eaux du Tigre débordé ont formés au milieu des rizières dont la plaine est couverte.



Tranchées creusées par les troupes britanniques.

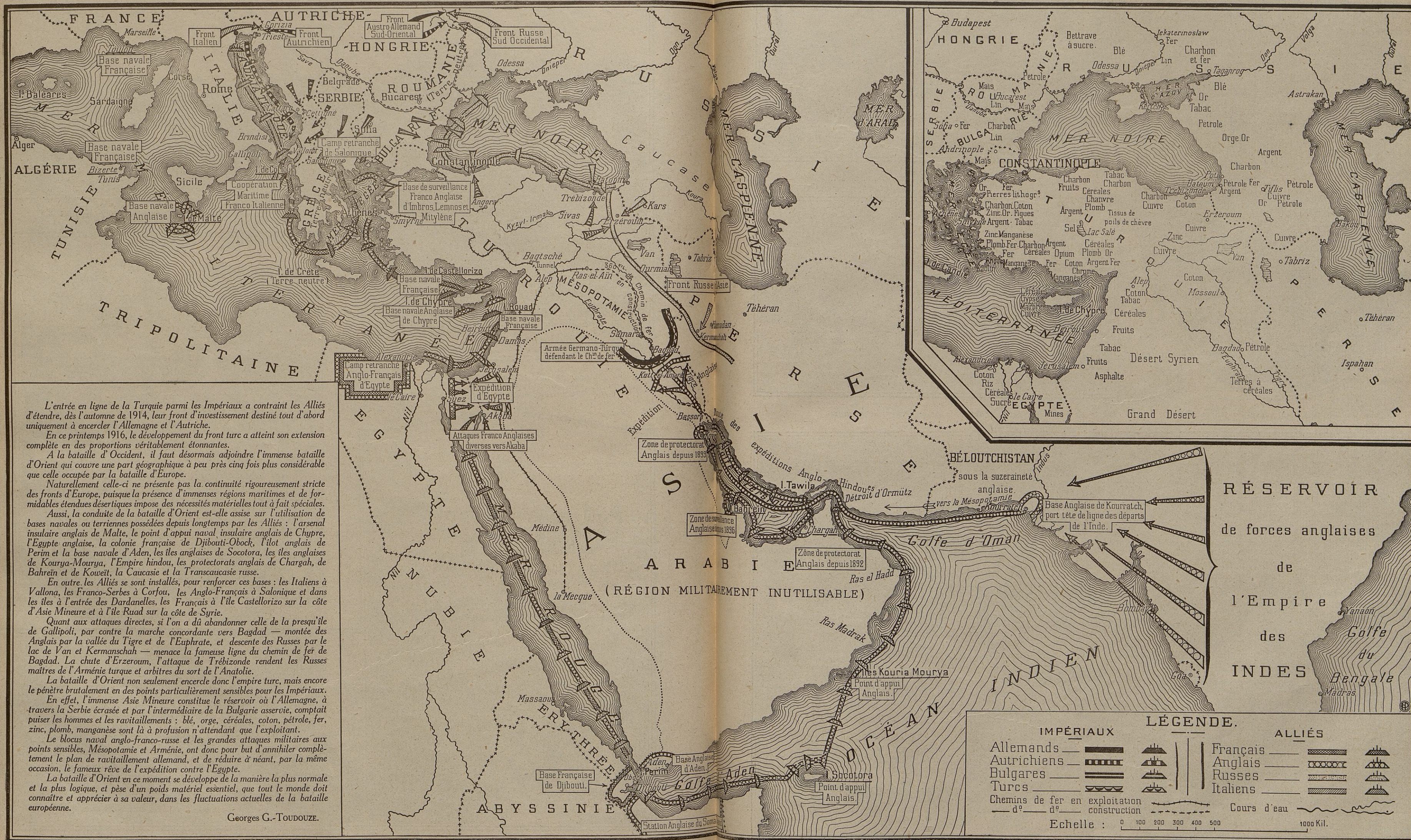


Un campement près d'un caravansérail.

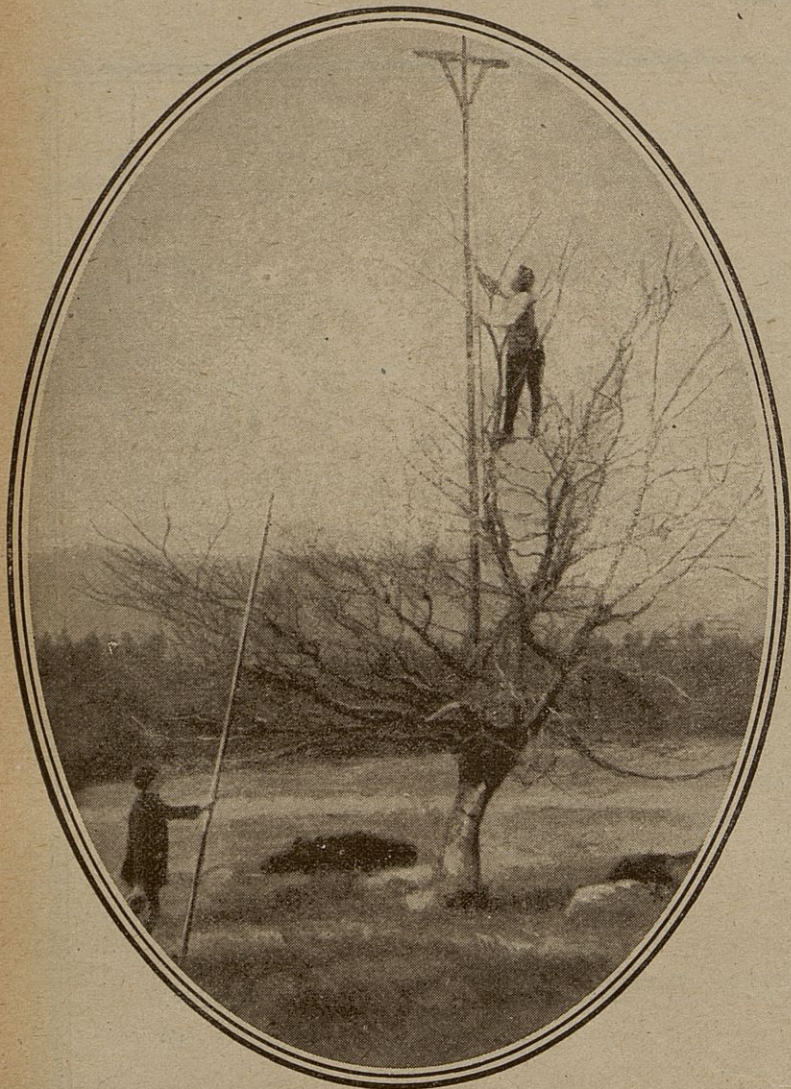


La Mésopotamie est située entre le Tigre et l'Euphrate, fleuves de la Turquie d'Asie. C'est une région très fertile et riche en minerais. Nos alliés anglais et russes sont en train de la conquérir aux Turco-Boches, qui paraissent prendre plaisir à voir se désagréger peu à peu le formidable empire de Mahomet.

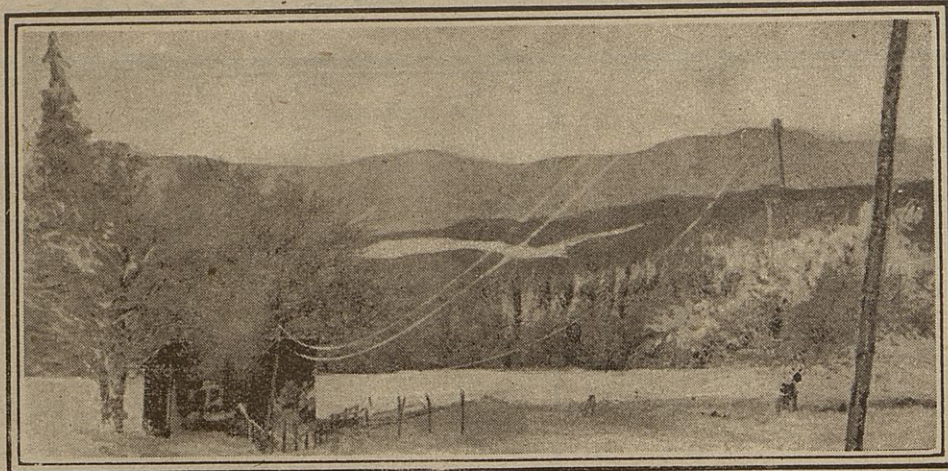
L'IMMENSE EFFORT DES ALLIÉS EN ORIENT



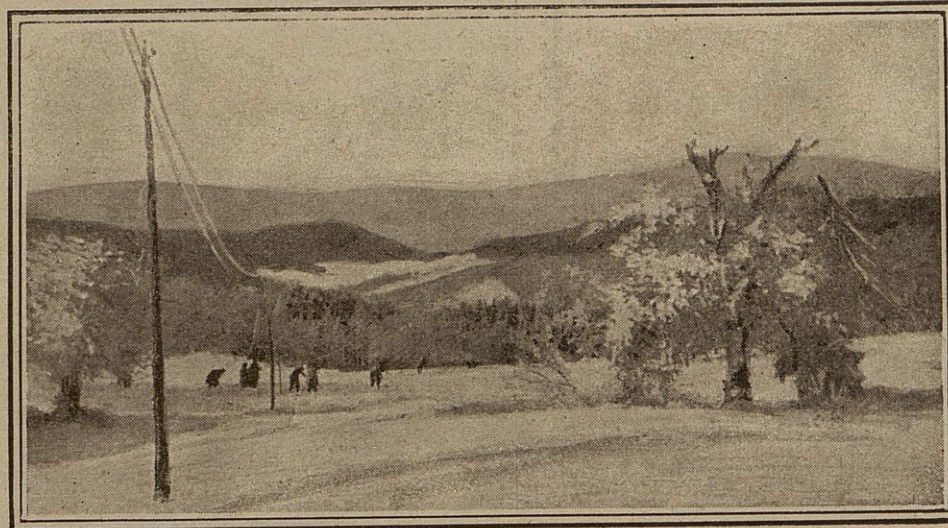
INSTALLATION TÉLÉGRAPHIQUE EN ALSACE



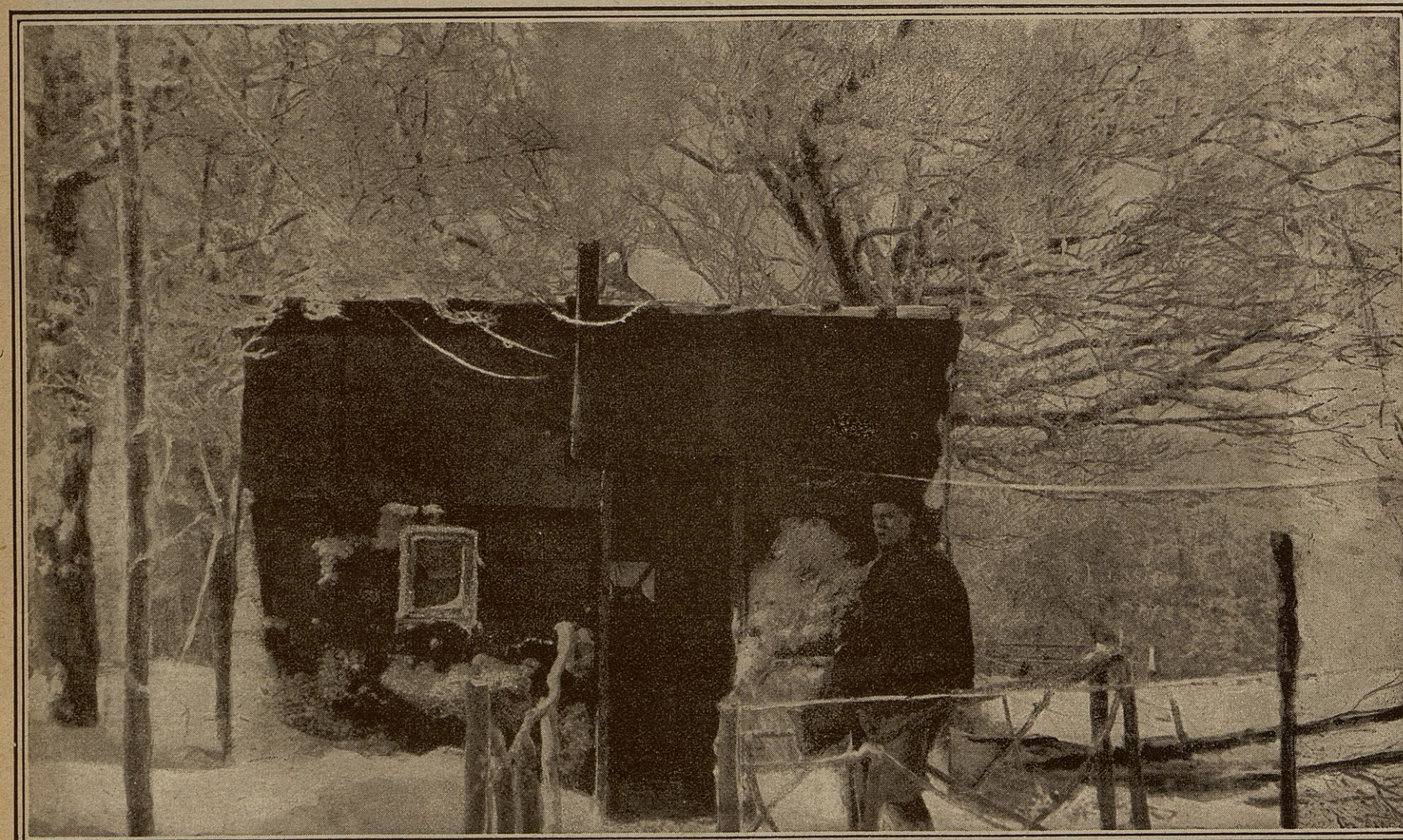
Le poste d'embranchement placé sur un pommier.



La ligne télégraphique est réunie au poste.

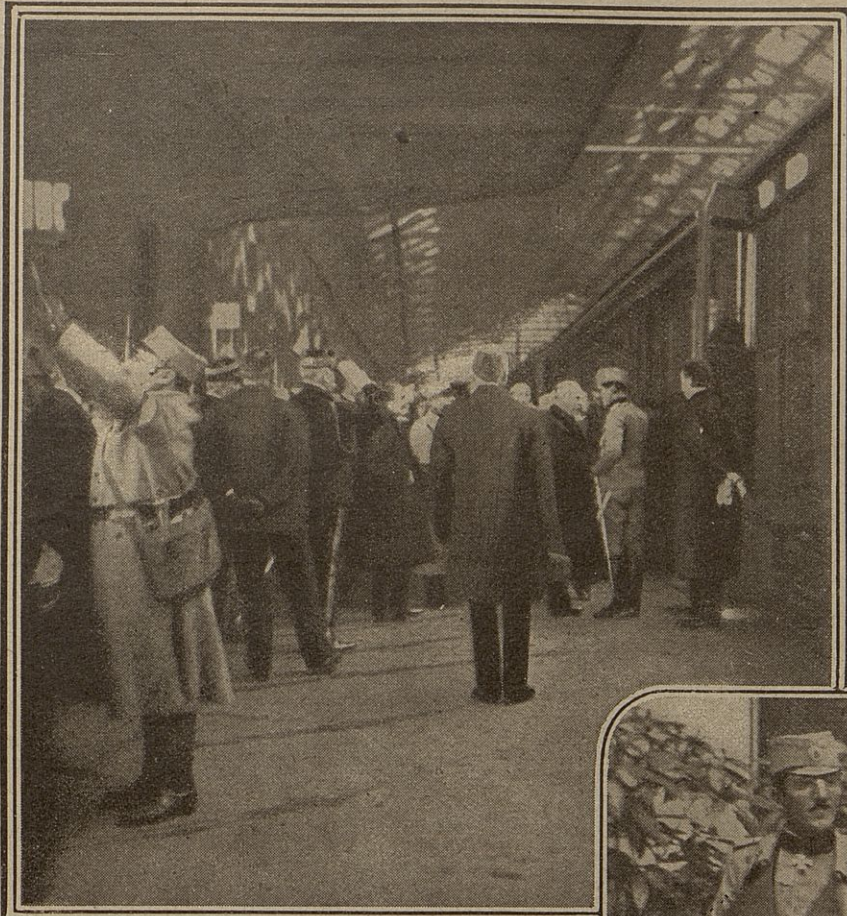


La ligne, chargée de neige, traverse la vallée.



Le poste télégraphique est installé sous des arbres dans une vallée d'Alsace que recouvre une couche épaisse de neige ; dans cette cahute où l'on se défend difficilement du froid rigoureux, nos télégraphistes militaires reçoivent et transmettent les ordres du commandement ; ils restent là, isolés, perdus au milieu des bourrasques, faisant comme partout consciencieusement leur devoir.

LE PRINCE DE SERBIE A PARIS



Paris a fait le 21 mars une réception enthousiaste au jeune héros serbe, le prince Alexandre, fils de notre grand ami le roi Pierre de Serbie. Le jeune prince a été salué à son arrivée à la gare de Lyon par M. Poincaré, M. Briand et un grand nombre de personnalités politiques et militaires. Une compagnie d'infanterie avec musique et drapeau rendait les honneurs. A la sortie de la gare, la foule acclama le prince Alexandre et associa dans ses vivats les noms de la Serbie et de la France.



Une automobile conduisit le prince et M. Poincaré à l'hôtel Continental. Sur tout le parcours du cortège, les Parisiens ne cessèrent d'acclamer le régent de Serbie qui paraissait très ému de ces marques d'amitié. Devant l'entrée de l'hôtel, rue de Castiglione, l'affluence était particulièrement énorme et le service d'ordre eut toutes les peines du monde à maintenir la foule. Le prince quitta l'hôtel Continental à 4 heures pour se rendre à l'Elysée où il s'entretint pendant une demi-heure avec M. Poincaré.



Des fusiliers marins ayant fait la campagne de l'Yser constituaient la garde d'honneur du prince pendant toute la durée de son séjour à Paris, sous les ordres de l'enseigne de vaisseau Contamine, l'un des officiers de la « Surprise ».



Dans la rue de Rivoli, une foule énorme stationnait sous les fenêtres de l'appartement occupé par le prince qui dut se montrer au balcon. Son apparition fut saluée par les cris de Vive la Serbie !... Vive Alexandre !...

Dans la tourmente

CARNET DE ROUTE D'UN DOCTEUR FRANÇAIS A TRAVERS
LA SERBIE, L'ALBANIE ET LE MONTÉNÉGRO

(Suite)

Andriewitza, 3 décembre.

Ne fallait-il pas secouer leur désespérance, raffermir leur énergie chancelante?... Chasser loin de leurs yeux la vision atroce des cadavres qui jalonnent leur calvaire ?...

La veille, une longue troupe de prisonniers autrichiens a suivi, mais en sens inverse, le sentier sur lequel nous cheminons...

Ces misérables revenaient du Monténégro d'où on les avait évacués immédiatement, pour raison sanitaire, plusieurs d'entre eux ayant été reconnus atteints de typhus.

Epuisés déjà par le premier voyage, il leur fallait se plonger à nouveau dans cet enfer...

Ecrasés de froid, de faim, de fatigue, ils se laissaient tomber par grappes dans la neige qui se hâtait de les ensevelir d'un suaire glacé.

A les voir immobiles et tout blancs, on eût dit vraiment des groupes que la fantaisie d'un artiste eut sculptés dans la glace...

Combien d'autres en rencontrons-nous, vivants encore et faméliques, accroupis autour de carcasses de chevaux ! Semblables à des bêtes, ils se repaissent goulûment des chairs déjà en putréfaction, dont l'odeur nauséabonde nous fait presser le pas, pour fuir ce foyer d'infection...

Si, cependant, nous devons en être réduits là, mes compagnons et moi !... Cette pensée fouette notre énergie, nous donne la force de lutter contre le vertige, de franchir les torrents qui, maintenant, nous barrent la route à tous moments, nous contraignant à d'invraisemblables tours d'équilibre...

Car, la plupart du temps, les eaux sont trop grosses pour pouvoir être passées à gué, et il faut se glisser à plat ventre sur un tronc d'arbre qui vacille et roule sous notre poids...

Ces traversées ne sont pas sans danger, comme le prouve l'accident qui survient à M^{lle} W., et manque de lui coûter la vie...

Un torrent se présente, recouvert d'une couche de glace qui ne nous dit rien qui vaille, malgré son apparente solidité ; aussi, pour le franchir, attendons-nous que Mladénowitch, aidé de Nicolas, ait réussi à traîner un tronc d'arbre abattu par une précédente tempête et à improviser une passerelle sur laquelle nous nous aventurons, à une vingtaine de pieds au-dessus de la surface glacée...

Notre compagne, qui redoute le vertige, trouve plus simple de traverser à pied ; mais, à peine a-t-elle atteint le milieu du torrent, que nous l'entendons pousser un cri et que nous la voyons s'enfoncer dans une crevasse que le poids de son corps vient de pratiquer à travers l'écorce trop fragile...

Elle est perdue !...

Le temps de descendre de notre passerelle... et elle va disparaître !... Tout à coup, du tournant du sentier, en avant de nous, un homme surgit qui accourt ; bravement, il s'engage sur la glace qui craque sous lui...

Il avance quand même, atteint la malheureuse, réussit à l'empoigner par son vêtement qui flotte et à la ramener sur le bord...

C'est un officier monténégrin, chef d'un poste voisin, qui, témoin de l'accident, s'est crânement dévoué...

De l'autre côté de ce dangereux cours d'eau, la montagne se dresse à pic, toute hérissée de blocs énormes de rochers qui semblent avoir été jetés là pour nous barrer la route...

C'est à quatre pattes qu'il nous faut nous décider à nous hisser le long de cette muraille...

Et les chevaux, pour les contraindre à nous suivre, quelle patience, quelle ingéniosité il faut déployer !...

Outre que nous répugnons à abandonner ces pauvres bêtes, nos compagnes de misère et de danger dans ce désert où elles seraient condamnées à une mort certaine, leur abandon représenterait pour nous une telle somme de difficultés et de dangers que nous nous ingéions...

Enfin, nous atteignons la cime, mais dans un état de lassitude tel que nous nous asseyons dans la neige, en proie à une dépression morale si grande qu'il ne me faut rien moins que la vue de ma fille pour me raidir et me redresser...

Je repars en avant ; la montagne s'abaisse, j'atteins le point culminant et, tout à coup, là, dans une vallée, m'apparaissent des toits... les toits de maisons véritables qui s'étagent sur le flanc d'une colline.

Et un nom me jaillit joyeusement des lèvres...

Andriewitza !... C'est le but !... C'est le salut !...

Ce nom fouette, comme le ferait la plus cinglante lanière, nos énergies en déroute.

Et nous repartons, gaillards presque...

Il est six heures, et la nuit est noire quand nous atteignons les premières maisons de la ville, si étonnamment semblables à des chalets suisses, éparpillés en amphithéâtre...

Nous entrons dans une auberge, et, après nous être restaurés avec une vraie soupe, nous nous installons dans une vraie chambre où de vrais lits nous attendent !...

Pour la première fois depuis des semaines, je me prends à espérer que nous nous tirerons de cette effroyable aventure.

Oui, pour la première fois, car je puis l'avouer — maintenant que le danger est en partie dissipé, puisque nous sommes hors de l'atteinte de l'ennemi — plus d'une fois j'ai considéré ma fille avec angoisse, doutant de pouvoir l'arracher à cet enfer...

En ce moment, elle repose molleusement étendue sur un des lits qui garnissent la chambre et qu'elle partage avec M^{lle} W. ; l'autre lit est le mien, sur lequel Mladénowitch ronfle déjà à poings fermés...

Et ce m'est une béatitude inexprimable de songer que, moi-même, tout à l'heure, aussitôt mis au net mon carnet de route, je vais m'étendre à mon tour et goûter un sommeil inconnu depuis des semaines...

Matatchévo, 5 décembre.

Sans nous endormir dans les délices de cette nouvelle et très relative Capoue, nous avons quitté, ce matin, Andriewitza, avec les premières lueurs de l'aube.

Nous avons échappé aux Autrichiens ; mais, maintenant, j'ai hâte de quitter cette contrée où nous avons enduré tant de misères, j'ai hâte de revoir la France !

J'ai eu cependant, sur le point de partir, l'impression de la patrie absente et si lointaine !

Oui, au moment où nous nous mettions en route, nous avons rencontré, entrant dans l'auberge où ils venaient se rafraîchir, deux marins français, appartenant au service de ravitaillement.

A la vue de cet uniforme, on ne saurait croire quelle joie soudainement nous a envahis !...

Quelle joie et quelle espérance !...

C'était comme si, tout à coup, le drapeau tricolore avait flotté devant nous...

Nous avons trinqué ensemble, et, ma foi, je les ai embrassés !...

Ma fille avait les larmes aux yeux, et je suis sûr que cette rencontre a plus fait pour ranimer son énergie que les heures de bon repos, pris dans le misérable lit de l'auberge.

Car nous ne sommes pas au bout de nos peines ; avant d'arriver à la mer, cette mer qui nous portera jusqu'aux rives de France, nous avons encore des montagnes et des montagnes à franchir... moins élevées assurément et moins redoutables que le Chakor (la plus haute ne mesure pas quinze cents mètres)...

Mais, après les fatigues endurées déjà, les muscles manquent de ressorts et, par moments, l'énergie morale défaille...

Heureusement, à quelque distance de la ville, nous rencontrons deux Albanais qui s'offrent charitablement à remorquer ma fille le long de cette pente abrupte ; elle peut ainsi atteindre, sans trop de mal, le sommet d'où nous redescendons vers des régions moins sauvages et d'une température plus adoucie.

La neige a disparu et nous marchons avec moins de difficultés...

Nous nous renseignons cependant, sur la possibilité d'une étape prochaine, auprès d'un groupe de soldats serbes qui hissent, avec une énergie sauvage, quelques pièces d'artillerie qu'ils ont réussi à arracher à la poursuite des Autrichiens...

Matatchévo ! nous répond-on ; il faut atteindre Matatchévo...

Et nous poursuivons notre chemin, impatients d'atteindre ce Matatchévo qui doit être, pour aujourd'hui, la fin de nos peines...

De temps à autre, nous rencontrons un paysan que nous interrogeons sur la distance qui nous sépare encore de cette terre promise !...

Ah ! je me souviendrai longtemps de cette étape, durant laquelle nous avons passé par des alternatives cruelles d'espérance et de découragement !...

Tantôt, nous avions encore pour un quart d'heure de marche, et tantôt pour une heure...

C'est à cette occasion que je me suis aperçu que, pour ces peuplades encore à demi-sauvages, la notion du temps n'existe qu'à l'état très rudimentaire...

Et ces faux renseignements sont en partie la cause des inquiétudes mortelles par lesquelles nous sommes passés...

Impatients de ne pas arriver tant souhaité, j'ai l'idée de couper sentier à peine tracé qui doit selon

plus rapidement à ce Matatchévo à travers la montagne par un moi, constituer un raccourci et nous permettra de rejoindre M^{lle} W.

A cheval, celle-ci a pris, en effet, sur nous, une avance appréciable...

Mladénowitch nous accompagne, car lui aussi est très fatigué et ne serait pas fâché de gagner sur l'étape quelques kilomètres.

D'ailleurs, Nicolas étant avec M^{lle} W., celle-ci n'a donc rien à craindre...

Et nous voici lancés dans la montagne, suivant une direction, qu'au jugé, j'estime la bonne...

Nous montons... nous montons... puis, nous redescendons, sans retrouver cette maudite route et je commence à craindre de m'être trompé...

Mon inquiétude, que je m'efforce de dissimuler du mieux possible à mes compagnons, ne fait que croître au fur et à mesure que le temps passe.

Je tire ma montre à la dérobée et je constate qu'il y a deux heures déjà que nous avons quitté la route...

Un montagnard, que la Providence nous fait rencontrer, nous renseigne ; et j'apprends que nous tournons le dos à la bonne direction...

Heureusement, j'ai pris les devants, et ma fille n'entend pas ce déplorable renseignement qui lui eût assurément enlevé tout courage...

Prenant sur moi de dissimuler, je reviens vers elle et, affectant une assurance que je suis loin d'avoir, je me mets à marcher dans le sens indiqué par mon paysan...

Pour abrégé, nous nous laissons, par endroits, glisser sur le dos, le long des pentes couvertes de neige glacée et cela nous fait gagner un temps appréciable...

Le soir commence à tomber, lorsque, enfin, nous rejoignons la route...

Sans doute, M^{lle} W. est-elle passée déjà, et nous accélérons notre allure pour tenter de la rejoindre, car je ne voudrais, pour rien au monde, qu'elle passât la nuit seule avec Nicolas.

Assurément celui-ci me paraît être un brave homme ; mais je ne le connais pas autrement, et c'est l'occasion qui fait le larron...

Et, alors, recommence la série des renseignements contradictoires, en ce qui concerne Matatchévo ; tantôt près, tantôt loin, notre point d'étape se rapproche ou se recule, suivant celui que nous interrogeons...

De même pour M^{lle} W. : les uns l'ont vue, les autres ne l'ont pas aperçue...

Enfin, nous rencontrons Nicolas et, du plus loin que nous l'apercevons



au milieu de la brume qui descend rapidement, une angoisse nous serre le cœur :

Il est seul...

Mladénowitch, pour nous rassurer plus vite, se met à courir malgré sa fatigue ; alors il apprend, de Nicolas, que sa compagne, ayant eu froid aux pieds est descendue de cheval pour marcher un peu, qu'insensiblement elle a pris de l'avance sur lui et que, finalement, il l'a perdue de vue.

Il la croyait avec nous...

Que faire ?... L'attendre ?...

C'est ce que nous décidons ; renonçant à atteindre Matatchévo pour y passer la nuit...

Tant pis ! Nous camperons là où nous sommes.

D'ailleurs, nos forces sont épuisées et nous ne pourrions guère aller plus loin...

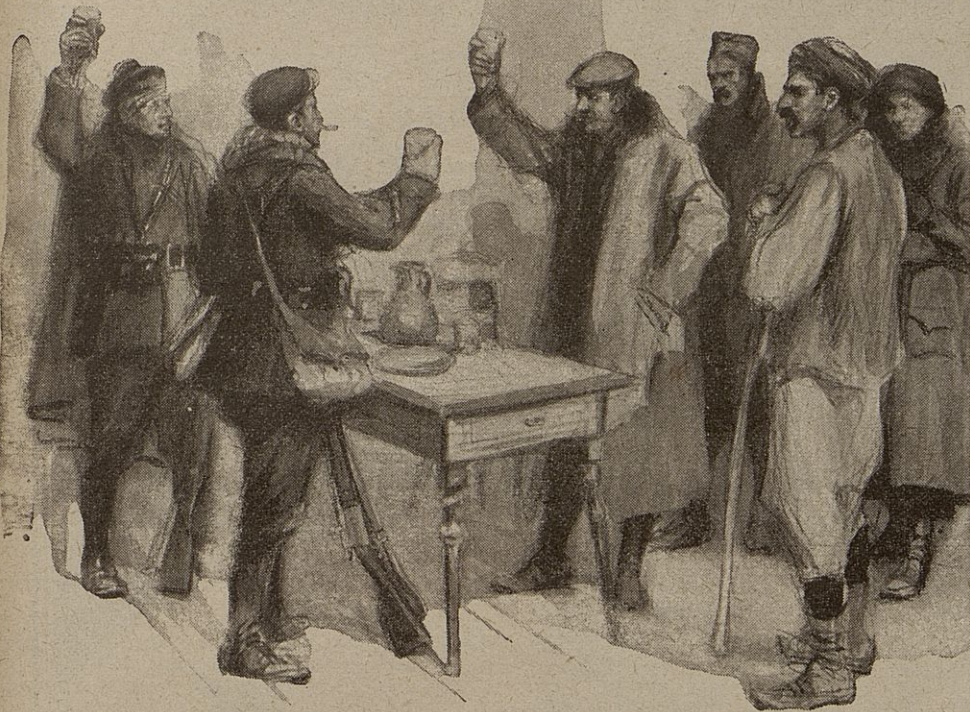
Nous passerons la nuit en plein air,

ainsi, lorsque passera notre compagne, faire autrement que de la voir...

Alors survient un paysan, duquel Mla

sur la route même ; nous ne pourrions

dénowitch apprend



qu'à quelques cents mètres de là, sur le flanc de la montagne, il y a une petite habitation où, peut-être, consentira-t-on à nous donner l'hospitalité...

Mais telle est notre fatigue que nous n'avons pas le courage d'y aller voir Mladénowitch, alors, se dévoue et s'éloigne dans la nuit, tandis que nous préparons tout pour le campement...

Pourtant, tout en allumant le feu avec le bois que Nicolas a ramassé à tâtons, nous tendons l'oreille, car il a été convenu avec Mladénowitch qu'il lancera, s'il a reçu bon accueil, un coup de sifflet dans la nuit...

Et, tout à coup, le silence se creève d'un sifflement aigu que nous saluons d'une exclamation joyeuse ; la perspective d'une nuit passée en plein air n'était pas pour nous réjouir extrêmement, surtout après les heures relativement confortables que nous a offertes, la veille, l'auberge d'Andriewitza...

Nous démenageons vivement et, quelques instants plus tard, nous franchissons le seuil de ces braves paysans qui avec une cordialité vraiment touchante, mettent tout ce qu'ils ont à notre disposition ; ils refusent le thé, le sucre que je leur offre en échange des pommes de terre, du fromage qu'ils nous donnent...

La nuit serait bonne et réconfortante, si elle n'était troublée par des hurlements qui, d'instants en instants, éclatent au milieu du silence. C'est, nous explique notre hôte, une pleureuse qui, suivant la coutume du pays, remplit son office auprès du corps d'un montagnard, défunt l'avant-veille...

Oh ! ces hurlements dans l'ombre !... Quelle impression sinistre !... Mon imagination, enfiévrée par les semaines d'épreuves subies, veut y voir un sinistre présage pour la fin de notre voyage !...

Je voudrais les fuir, ne pas les percevoir !... Je me bouche les oreilles comme un enfant !... et, jusqu'à l'aube, je les entends, lugubres, qui emplissent la vallée...

Podgoritza, 6 décembre.

Partis dès l'aube, nous atteignons enfin vers neuf heures ce Matatchévo, tant souhaité la veille.

Nous avons marché lentement, pour permettre à Mladénowitch de retourner sur la route faite hier, afin de retrouver les traces de M^{lle} W.

Après plusieurs kilomètres parcourus, il nous rejoint aux premières maisons du village, désespéré de n'avoir eu aucune nouvelle de celle que nous avons perdue !...

Qu'a-t-il pu lui arriver ?...

Je me demande ce qu'il convient de faire ?...

Pouvons-nous abandonner ainsi notre compagne ?...

Mais, d'un autre côté, ai-je le droit, en retardant notre retraite, de compromettre le salut de ceux dont la sécurité dépend de mon initiative, alors qu'à notre rapidité est lié notre sort...

Soudain, Mladénowitch qui, par acquit de conscience, est entré dans les maisons pour s'enquérir de M^{lle} W., me fait de loin de grands signes avec ses bras...

Il paraît joyeux...

Nous accourons et il nous apprend que, dans la maison même dont il interroge les propriétaires, M^{lle} W. a passé la nuit...

Aucune erreur n'est possible ; le signallement des paysans correspond exactement à celui de notre compagne ; celle-ci est partie dès l'aube, décidée à doubler l'étape pour nous rejoindre, car elle est persuadée que nous la précédons...

Nous allongeons le pas, la poitrine soulagée d'une angoisse extrême, et, tout à coup, nous voyons surgir d'une cahute posée sur le bord du chemin, assez semblable de loin à une de nos meules de paille, une silhouette que nous reconnaissons pour celle de M^{lle} W.

Rejointe, elle nous apprend que, finalement persuadée qu'au lieu de la précéder, nous la suivions, elle avait décidé de nous attendre...

Nous apprenons alors ce qui s'est passé...

Après avoir quitté Nicolas la veille, elle avait fini par gagner sur lui, jusqu'au moment où elle avait rencontré un groupe de médecins militaires avec lesquels elle avait engagé conversation.

Pourvus de bons chevaux, ils lui avaient proposé de l'emmener avec eux jusqu'à Matatchévo, ce qu'elle avait accepté, persuadée, d'après ce que j'avais affirmé en la quittant, que nous l'aurions précédée à l'étape...

Sa désillusion avait été grande de ne pas nous y trouver ; mais la nuit était venue et il était trop tard pour qu'elle pût songer à rebrousser chemin...

Elle avait donc passé la nuit là, ne comprenant pas comment nous ne l'y avions pas rejointe.

Les officiers lui avaient donné un peu de riz pour son souper et elle avait dormi sur le plancher, enveloppée dans leurs manteaux, en guise de couvertures.

A l'aube, convaincue cette fois que, pour une raison qui lui échappait, nous avions poursuivi notre route, elle était partie, pensant nous rejoindre.

Puis, brusquement, craignant de s'être trompée, elle s'était arrêtée résolue à nous attendre.

Nous repartons, nous dirigeant sur Levarieka où nous comptons coucher...

Encore un mauvais souvenir que cette route, toute en grimpées rapides et en descentes difficiles où nous achevons d'arracher ce qui nous reste de chaussures aux pierres coupantes, quand nous n'en laissons pas des lambeaux au milieu de l'atroce boue où nous nous enlisons dans les fonds.

Les torrents succèdent aux rivières, lesquelles alternent avec les ravins pleins d'eau !

Nos vêtements sont alourdis et glacés...

Pour comble, nous mourons de faim : le souper que nous a offert la veille notre hôte était des plus sommaires et nous avons dévoré notre dernier croûton de pain...

Nous marchons comme des automates, indifférents aux merveilles qui — j'en ai maintenant conscience, rétrospectivement — nous entourent...

Des grondements se font soudainement entendre à travers la montagne, que l'on dirait être ceux lointains du canon !...

Une émotion me saisit : tandis que nous nous traînons depuis des jours à travers cette région maudite, l'ennemi a-t-il donc modifié ses plans d'envahissement et est-ce lui qui va nous barrer la route ?...

Nous avançons quand même ; au point de lassitude auquel nous en sommes arrivés, une grande indifférence s'est emparée de nous !...

Si les Bulgares ou les Autrichiens nous mettent la main dessus, qu'il en soit comme il plaira à la Providence !... Et nous poursuivons notre route, avec l'appréhension de voir paraître, à chaque détour du sentier, les uniformes que nous fuyons depuis de si longs jours...

Soudain, nous faisons halte, les oreilles emplies d'un vacarme assourdissant qui s'élève d'une manière de cirque sauvage — véritable décor de théâtre — au fond duquel se dresse un amoncellement féérique d'énormes roches...

De l'une d'entre elles, jaillit en bouillonnant une rivière dont les eaux s'évalent aussitôt en une large nappe qui nous barre le passage, alimentée par une magnifique cascade qui s'écroule en une seule masse de plus de cent pieds de hauteur...

Et nous comprenons alors, avec un sentiment de soulagement véritable, que ces grondements, entendus depuis plusieurs heures et que nous croyions être ceux du canon, sont ceux de cette avalanche liquide qui s'écroule du flanc de la montagne...

J'aime autant cela ; maintenant que j'y songe, je sens en moi une révolte à la pensée que les Autrichiens auraient pu nous cueillir au passage, alors que le but est si près...

Si près !...

Hélas ! avec nos pieds endoloris, nos membres rompus, notre estomac

qui crie famine, sommes-nous si près que cela de cette mer tant souhaitée !

Enfin, nous attei-

gnons Levarieka ; Mla-

dénowitch, qui nous a

précédés, nous attend

pour nous conduire à

une auberge où, à force

de diplomatie, il a pu

nous faire réserver quelques

écuelles d'une soupe innom-

mable, mais sur laquelle

nous nous jetons avec la

voracité d'estomacs à jeun

depuis vingt-quatre heu-

res...

La misérable maison

est envahie par des officiers

serbes qui commandent aux

troupes amenées si pén-

blement à travers les monta-

gnes...

Tout à coup, un grand vacar-

me, fait de bruits de ferraille

auxquels se mêle quelque chose

qui ressemble au vrombissement

d'un moteur...

blable !... Un moteur à Levarieka !...

précipitons... et, ô stupeur ! nous constatons que

nous ont pas trompés !...

C'est bien un moteur qui vient de nous faire suspendre le jeu de nos cuillers ! Oui, un camion automobile est là, qui arrive de Podgoritza pour ramener les officiers blessés, incapables de poursuivre la route à pied...

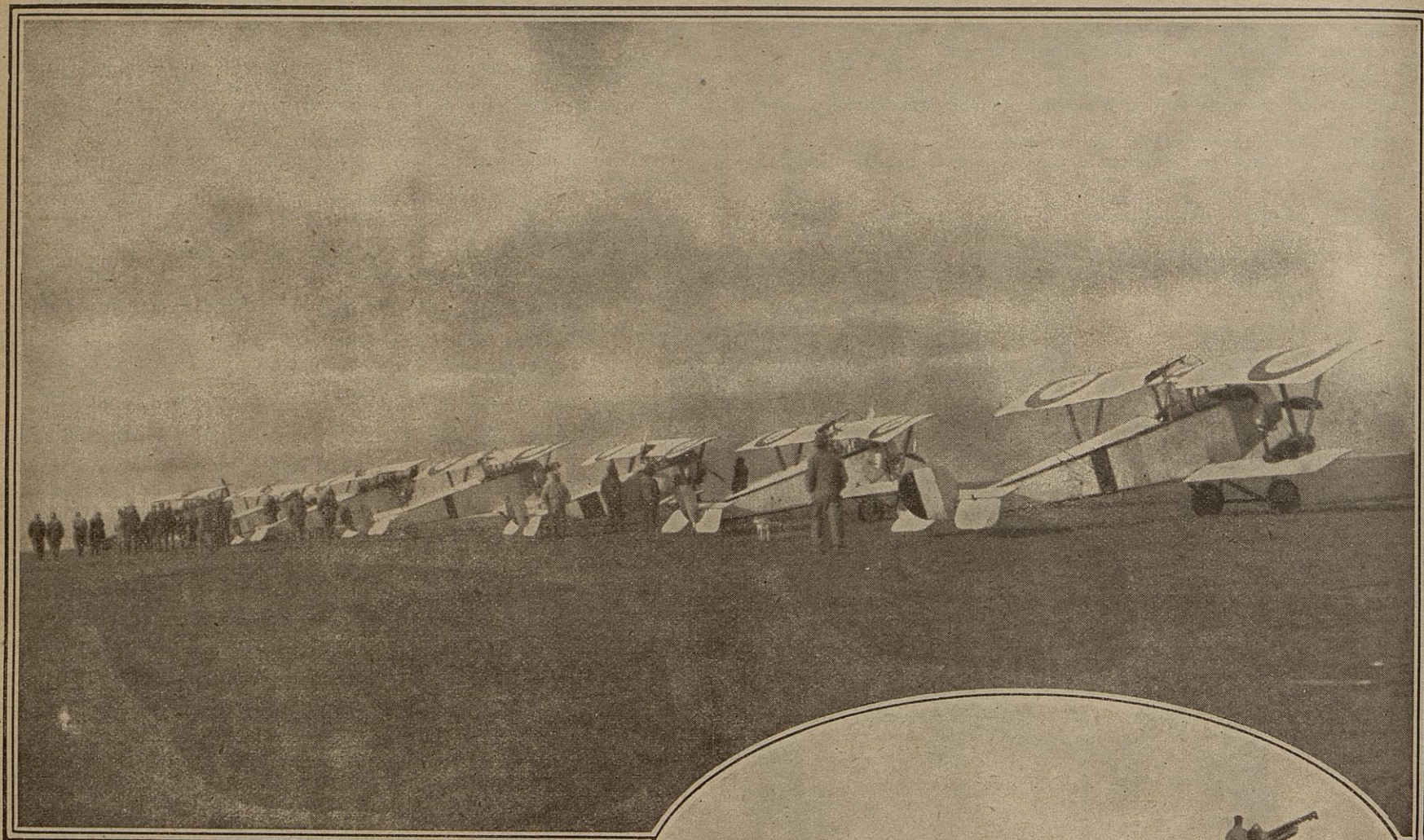
Aussitôt, je n'ai plus qu'une idée : tenter de profiter de ce providentiel moyen de communication qui peut nous mener rapidement et sans fatigue à l'étape...

(A suivre.)

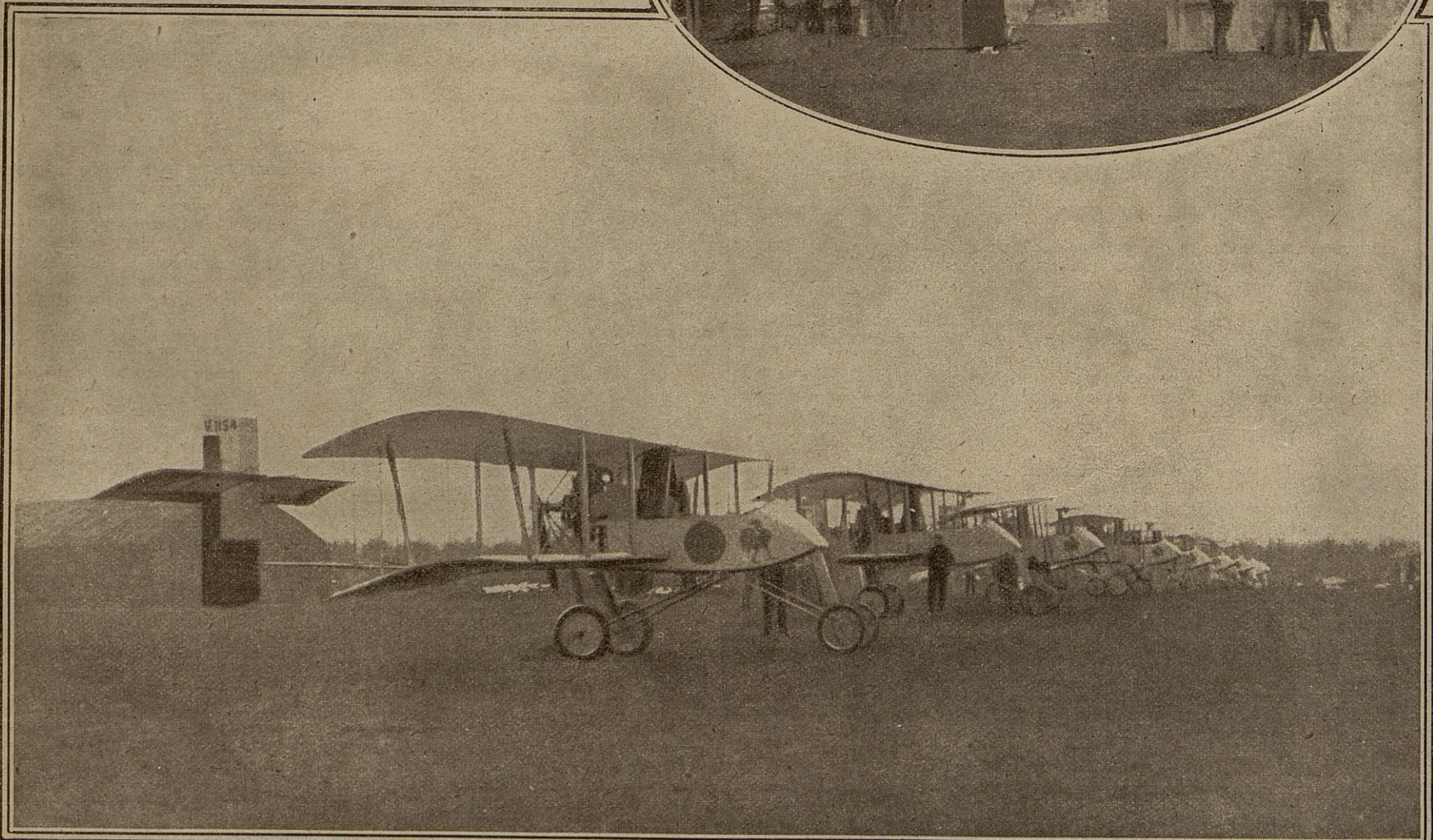
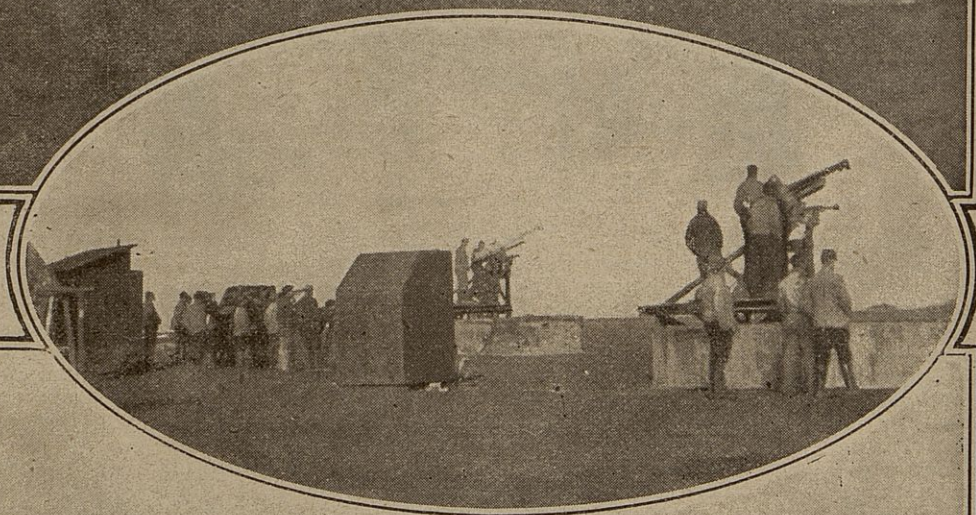
Reproduction, traduction et adaptation réservées pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et le Danemark. Copyright by George Faber, 1916.



NOS AVIONS PRÊTS A S'ENVOLER



Voici, près du front, une escadrille d'avions de chasse ; les appareils sont alignés prêts au départ. Dans le médaillon, les canons chargés de défendre le camp d'aviation.



Plus imposants sont les avions de bombardement ; voici une escadrille de ces appareils qui s'appête à aller lancer des obus de gros calibre sur les gares ou les établissements militaires de l'ennemi ; elle sera escortée par les avions de chasse qui la protégeront contre les attaques des fokkers et des aviâtiks.

L'HEURE SACRÉE

PAR
ELY-MONTCLERC

CHAPITRE QUATRIÈME

AMOUR ET... DÉCEPTION

(Suite)

« Tu le verras, je l'ai invité, il viendra déjeuner ou dîner un de ces jours et je compte sortir beaucoup avec lui. »

— V... vraiment, mon petit ? C'est que... l'absence de ta mère et de ta sœur rend la maison bien morose... A ta place...

M^{lle} Sénéchal n'eut pas le loisir d'achever. Son frère entra en trombe, criant :

— Jean ! Jean ! mon fils...

Heureuse de cette diversion qui la rendait libre, elle en profita pour s'éclipser. Une fois enfermée dans sa chambre, tout en remettant machinalement un peu d'ordre à sa toilette, tantine s'abandonnait à des songeries perplexes.

Quel contre-temps ! Georges Lavaine permissionnaire ! et juste en même temps que son neveu. Qu'allait-il arriver ? Ce jeune homme ne devait voir à aucun prix sa marraine, ou bien il en résulterait des conséquences désastreuses.

Le ton de ses lettres, à lui, devenait de plus en plus tendre, et sa folle imagination, à elle, augmentait, au lieu de l'arrêter sur la pente dangereuse, cet élan d'un cœur pour qui l'amour, après la guerre, était la principale attraction de la vie.

Tantine s'était vite aperçue que son filleul « s'emballait », ne voulant reconnaître pour sa marraine personne d'autre que la délicieuse Colette, bien innocente de l'abus qu'on faisait de sa gentille image. Mais elle n'avait pas trouvé le courage de le détromper, au contraire.

A l'aide de jolies phrases qui chantaient exquisément dans l'esprit de Georges Lavaine, elle avait complètement englué le pauvre garçon qui, maintenant, osait écrire le mot amour, sans crainte d'offenser l'adorable marraine qui daignait se pencher vers lui !

Sans doute, pour si brûlantes qu'elles fussent, les lettres semblaient ne traiter que de questions générales ; mais, en fait d'amour, chacun sait qu'on adopte les généralités, parce que c'est un moyen commode d'exprimer ce que l'on pense, et que ce moyen permet de glisser doucement jusqu'aux personnalités.

Oh ! folle, folle tantine ! dans quel guépier votre esprit chimérique vous a-t-il jetée ?

Prise par le charme de ce roman épistolaire, vous avez aggravé votre cas à tel point qu'il vous sera difficile, sinon impossible, de vous tirer d'affaire sans gros ennui ! Vous vous répétiez constamment que tout cela finirait en queue de poisson, qu'à la minute où le danger deviendrait pressant vous inventeriez une dérobade élégante, et voici que les événements contrecarrent vos projets.

Vous avez demandé à Lavaine un secret rigoureux sur cette correspondance, et Lavaine a tenu parole. Mais s'il met le pied chez Jean Sénéchal, s'il vous voit, forcément, tout va se découvrir. L'aventure jolie se changera en quelque chose de ridicule, si pénible pour le pauvre garçon, si humiliante pour vous...

— Ah ! se répétait tante Clémence, j'aurais dû couper court en voyant qu'il allait trop loin. Parbleu ! je lui ai montré la route, il n'a fait que s'y engager après moi ; c'est ma faute, ma très grande faute... Comment me tirer de là sans dommage ?

Absorbée par ses pénibles réflexions, M^{lle} Sénéchal en oubliait la présence de son neveu, l'heure qui passait, le déjeuner... Il fallut frapper plusieurs fois à sa porte pour la ramener aux réalités. Sans doute, avait-elle pris une décision, car elle écouta sans sourciller Jean demander à son père l'autorisation d'amener Georges Lavaine.

— Tant que tu voudras, mon ami, et je serai fier de serrer la main à ce brave soldat.

— Dommage que Colette soit absente, on aurait invité sa sœur, M^{lle} Henriette, toute la famille de mon copain.

— Qu'elle vienne aussi, n'est-ce pas Clémence ? Tu feras pour le mieux auprès de cette enfant ?

— Sans doute...

— D'autant qu'elle est pleine de qualités et charmante, charmante. Mon ami, Leroy-Deshoux, ne tarit pas d'éloges sur son compte et me remercie chaque fois

que nous nous rencontrons de lui avoir trouvé cette perle rare. Une intelligence, une faculté de compréhension, une ardeur au travail qui l'émerveillent...

— Notre petit complot a bien réussi, grâce à l'obligeante voisine, M^{me} Barbier. J'espère qu'elle ne nous trahira pas ; je serais confus de paraître me mêler des affaires de tous mes camarades.

M. Sénéchal éclata de rire.

— Le petit manteau bleu de la compagnie ! Te vois-tu transformé en Providence ? En attendant, goûte-moi cette fine 1830, elle est tout de même un peu meilleure que le riquiqui qu'on vous donne au front, n'est-ce pas ?

Jean ne dormit guère dans son lit douillet dont il n'avait plus l'habitude. A maintes reprises, il fut tenté de descendre au jardin avec une couverture pour y finir sa nuit, et puis le roulement incessant du canon lui manquait.

L'homme est décidément un animal doué de grandes facultés d'adaptation, il retourne sans peine à l'état quasi sauvage et s'en trouve fort bien.

Après avoir rôdé du haut en bas de l'hôtel, taquiné sa tante, fait à son père maint récit guerrier, Jean vit enfin venir l'heure où il pourrait se présenter rue des Abbesses. Lorsque, répondant à son coup de sonnette, Lavaine vint ouvrir, Sénéchal s'épanouit :

— Ah ! mon vieux, comme je suis content de te

pas déçu, elle est assurément plus belle que son portrait ; mais, moi, me trouvera-t-elle aussi bien que ma photo ?

« Ah ! qu'il me tarde d'être fixé. Je n'aurai besoin que d'un regard... »

— A propos, Georges, tu ne sais pas ? J'ai trouvé la maison quasi vide. Maman et ma sœur sont parties pour la Suisse avant-hier soir. Il paraît que Colette est très fatiguée. De sorte que père et ma tante restent seuls pour te recevoir ainsi que mademoiselle Henriette, si elle veut bien nous faire l'honneur de dîner avec nous ce soir !

Trop occupé à quémander l'acquiescement de la jeune fille, Jean ne vit pas blêmir son compagnon. Une lourde pierre venait de lui tomber sur le cœur ; sa chimère aux ailes diaprées s'évanouissait soudain et, pareil à la pauvre Perrette, il contemplait en lui-même les morceaux de son rêve détruit.

C'était trop beau... Les aventures merveilleuses ne se réalisent qu'au pays des fées. Comprenant qu'elle avait dépassé la mesure, honteuse de son équipée, la fière M^{lle} Colette se déroba par la fuite.

« Mais, plaçait une voix suppliante, elle ignorait ma venue, celle de Jean... Jean est sincère, lui, s'il avait télégraphié à ses parents il me l'aurait dit. »

« Oui, tranchait la froide raison, oui, Jean est sincère. Seulement, il n'y a pas que lui, il y a son oncle, le chef de bataillon, qui a fort bien pu avertir la famille Sénéchal. Prends-en ton parti, mon vieux, on s'est fichu de toi. »

Telle était l'amertume du pauvre garçon, si grande était la blessure faite à son cœur, qu'il ouvrit la bouche pour refuser l'invitation si cordiale pourtant et si affectueuse de son frère d'armes.

Mais, au fond des prunelles azurées d'Henriette, il vit luire un tel bonheur ingénu, qu'il n'eut pas la force de résister et... qu'il accepta.

CHAPITRE CINQUIÈME

LE JOLI ROMAN D'HENRIETTE

A l'hôtel Sénéchal, tout était prêt pour recevoir l'ami de Jean et sa gentille sœur Henriette. Tante Clémence avait voulu surveiller elle-même la décoration de la table et en disposer la parure.

Superbe nappes de dentelle, sur un transparent de soie rose, et des fleurs, des fleurs à profusion, de ces magnifiques roses blanches au feuillage foncé, au cœur de neige, aux pétales charnus comme ceux des camélias.

Par exemple, beaucoup de discrétion dans l'étalage de l'argenterie ; il ne fallait point offusquer, par une exhibition déplacée, la modestie des invités. En revanche, un accueil amical, un excellent dîner, des vins de choix, et surtout — surtout — mettre immédiatement à l'aise ces deux braves enfants, tel était le programme.

— Mon frère et Jean s'en chargeront sans moi puisque je ne peux me montrer ! soupira la tantine. Quel dommage ! combien j'aurais eu plaisir à...

« Tant pis pour toi, vieille folle, cela t'apprendra à vouloir faire du roman ! »

Le suprême coup d'œil étant donné, elle dit au maître d'hôtel.

— Je vous recommande de bien chamber les vins à la température voulue, Benoît. Pour le champagne, il se frappe, n'est-ce pas ?

— Oui, mademoiselle.

— Bien ; je vais m'habiller.

Au lieu de gravir le majestueux escalier avec sa fougue accoutumée, M^{lle} Sénéchal s'appuya lourdement sur la rampe, montant avec une lenteur qui trahissait soit de la fatigue, soit un grand trouble de l'esprit.

Soudain, voici qu'elle buta, poussa un cri et chut si malencontreusement que son corps roula jusqu'au palier qui coupait en deux les étages.

Aussitôt, les portes de s'ouvrir, les gens de se précipiter...

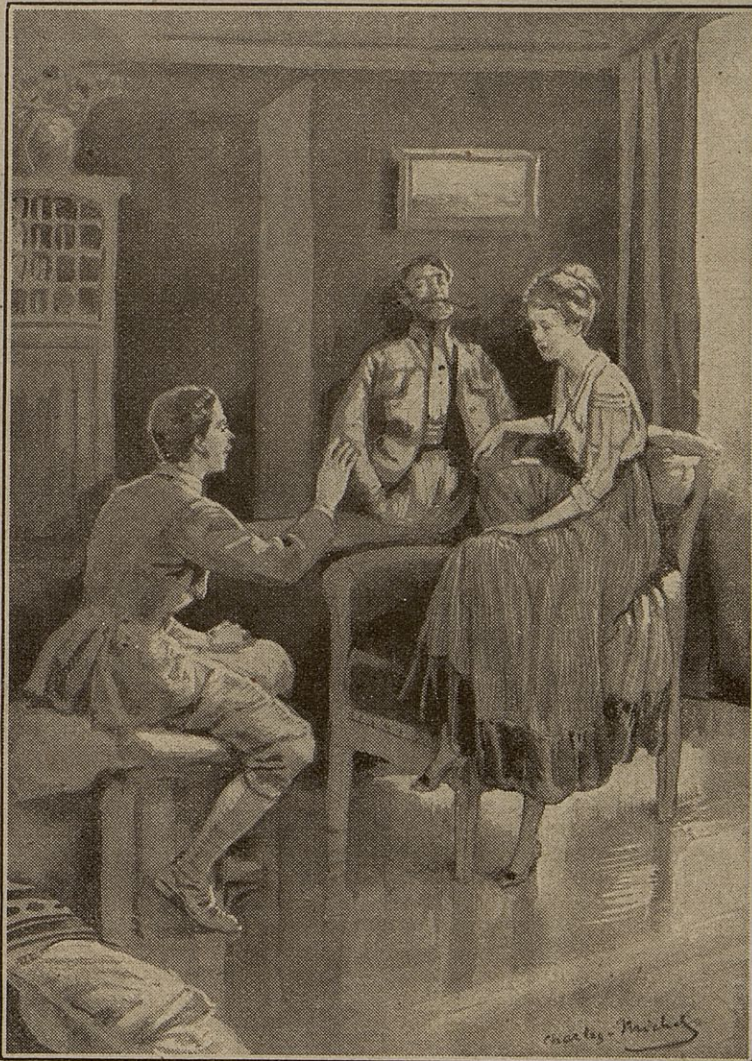
Recroquevillée sur elle-même, tante Clémence geignait plaintivement.

— Ne me touchez pas, je crois que je me suis fait grand mal. Anna, vous... aidez-moi, je vais essayer de me mettre droite.

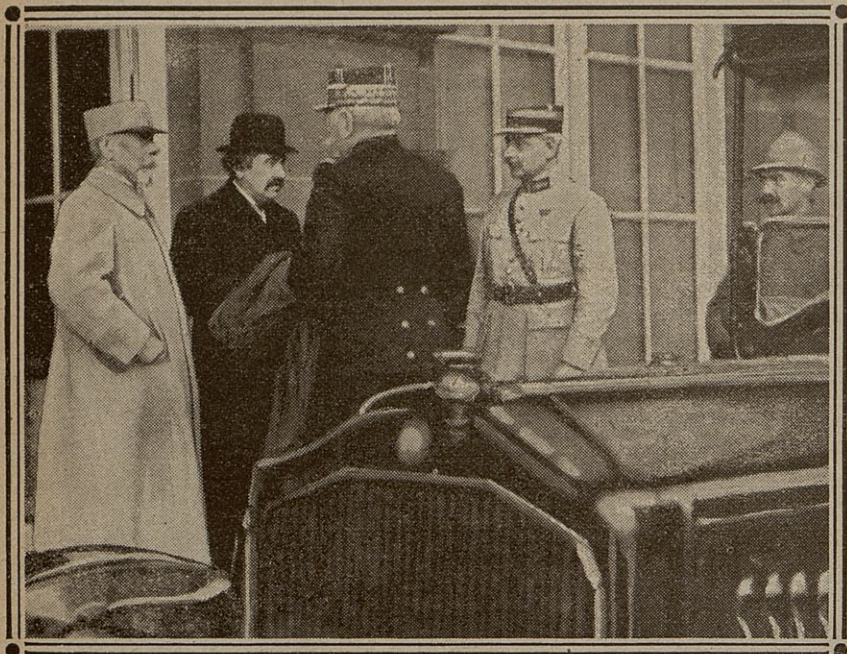
Elle essaya et retomba plus lourdement. Il fallut l'intervention de deux domestiques mâles qui la prirent dans leurs bras robustes et la hissèrent avec mille précautions jusqu'à sa chambre.

Ce fut tout un drame pour déshabiller la vieille demoiselle, qui ne cessait d'exhaler des plaintes. Elle prétendait être horriblement contusionnée et, sans doute, elle s'était donnée une entorse, car elle ne pouvait poser le pied par terre.

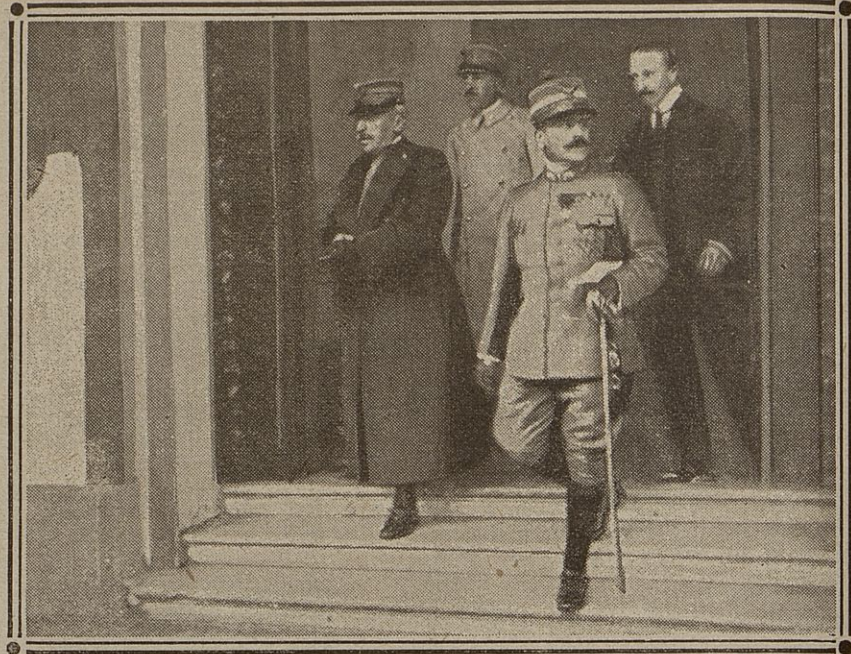
(A suivre.)



LE GÉNÉRALISSIME ITALIEN EN FRANCE



M. Briand, président du conseil, le général Roques, ministre de la guerre, et le général Joffre à l'arrivée du général Cadorna.



Le général Cadorna, entouré de ses officiers d'ordonnance, descendant le perron du ministère des affaires étrangères.

SUR LE FRONT ORIENTAL

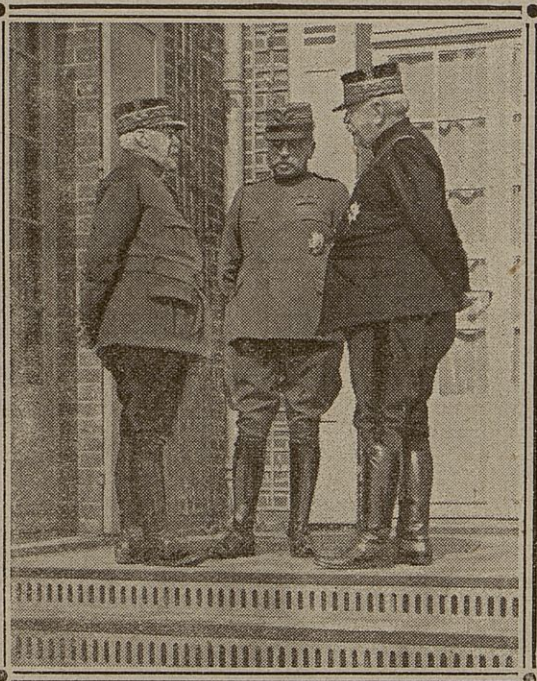
Le canon de Verdun a eu sa répercussion sur le front russe ; nos alliés, malgré les difficultés de la saison d'hiver, ont attaqué avec succès les lignes austro-allemandes sur le front Riga-Dvinsk et sur le front de Galicie.

C'est principalement au sud-ouest de Dvinsk, dans la région marécageuse semée d'une quantité de lacs, qui s'étend de cette ville jusqu'à Smorgon, station du chemin de fer de Minsk, à 70 kilomètres de Vilna, que leur offensive s'est développée ; là se trouvent les armées qui viennent d'être placées sous les ordres du général Kouropatkine. Le communiqué du 20 mars annonçait que les Russes avaient enlevé d'assaut Velikaïe-Selo, à l'est de Tveretch, et qu'ils avaient occupé, entre les lacs de Narotch et de Wichnewski, le village de Zanapocz et une partie des tranchées de l'ennemi près du village d'Ostrovliany.

Le 22 mars, un long communiqué donnait des détails sur de nouveaux succès de nos alliés. Dans le secteur de Jacobstadt, les Russes avaient enlevé, à la suite d'un vif combat, un village et un bois à l'est d'Augustinhof. Au sud de Dvinsk, les combats avaient continué ; après avoir fait taire les batteries ennemies, nos alliés se sont emparés d'une ligne de tranchées dans le secteur de Mintziuny-Tiret ; des tentatives des Allemands pour prendre l'offensive au sud de Tveretch ont été repoussées.

Sur la rive sud-ouest du lac Narotch, le combat s'est développé avec succès pour les troupes russes ; malgré les gaz asphyxiants, elles ont forcé trois lignes de barrages de fils de fer et ont enlevé trois lignes de tranchées. Plus de mille prisonniers, douze mitrailleuses et des lance-bombes restaient aux mains des Russes.

Le 23 mars, on annonçait que dans le secteur de Jacobstadt, les Russes avaient percé les organisations ennemies et développé leurs succès de la veille. Dans toute la région de la bataille, les combats se poursuivaient avec un acharnement inouï ; les Allemands amenaient des renforts et tentaient des contre-attaques qui partout étaient repoussées ; sur un seul point, au sud du lac de Drisviaty, ils parvenaient à reprendre une partie des tranchées qui leur avaient été enlevées.



Trois grands chefs au Quartier général : de Castelnau, Cadorna et Joffre.

En Galicie, les armées du général Ivanoff n'étaient pas moins heureuses. Le 20 mars, sur le Dniester, elles enlevaient par un coup énergique les tranchées et la tête du pont à l'est du village de Mikhaltche, prenaient deux canons, six lance-bombes, une grande quantité de fusils et de munitions. Ce succès obligeait les Autrichiens à abandonner Usciezko qu'ils défendaient depuis six mois ; c'est à grand peine et en subissant de fortes pertes qu'ils purent ramener leurs troupes en arrière, au nord de Zaleszczyki. Les jours suivants, les Russes accentuèrent leur avance menaçant de nouveau Czernowitz dont l'évacuation par les Autrichiens était encore une fois annoncée.

Cette attitude agressive et ces succès des Russes ne sont pas sans inquiéter les Allemands ; ce n'est sans doute pas là la grande offensive prévue, la saison ne permettant pas encore des opérations de pareille envergure ; mais les Russes s'emparent de positions qui leur seront utiles lors de la formidable poussée à laquelle ils se préparent.

En Asie Mineure, les armées du grand-duc Nicolas ne laissent aucun répit aux Turcs. Elles ont enlevé la ville de Mamahatum, à 100 kilomètres à l'ouest d'Erzeroum, prenant des canons, un convoi et un millier de soldats. Elles se sont avancées vers Erzinghian. Les Turcs, sous la direction d'officiers allemands, préparaient une seconde ligne de défense, en arrière de Trébizonde, sur le front Kerason — port de la mer Noire, à 120 kilomètres à l'ouest de Trébizonde — Kara-Hissar et Sivas.

Les Russes ont occupé Ispahan, dernier refuge des Turco-Boches en Perse.

Dans les Balkans, la situation ne s'est pas modifiée : quelques patrouilles autrichiennes ont pris contact avec les troupes italiennes devant Vallona et ont été repoussées.

A Salonique, il y a eu quelque activité sur le front de Gievghi ; les Allemands ayant occupé les hauteurs au nord et à l'est de Matsikovo, nos troupes sont parties pour les chasser : aidées par l'artillerie, elles les ont délogés de ces positions et ont occupé dans la même région les villages de Slop et de Majadagh. Nos troupes ont également chassé les Allemands des villages de Daudli et de Selambi au sud de Gievghi ; elles ont fait quelques prisonniers.

Ces escarmouches sur la frontière de Macédoine sont le prélude d'actions plus étendues ; le général Sarraïl ne restera pas toujours sur la défensive et, si les Allemands ne se décident pas à l'attaquer, il est homme à aller les chercher.

Le "Pays de France" vient de publier trois numéros sur les faits rétrospectifs de la guerre

A la demande de ses lecteurs, le PAYS DE FRANCE vient d'éditer des numéros 1 BIS, 2 BIS et 3 BIS, relatant, avec de nombreuses illustrations, les faits de guerre compris entre la mobilisation et le mois de novembre, date à laquelle a paru le premier numéro du PAYS DE FRANCE ayant trait à la guerre. Avec ces trois numéros se trouve donc complétée la collection des vues de la guerre publiées par le PAYS DE FRANCE.

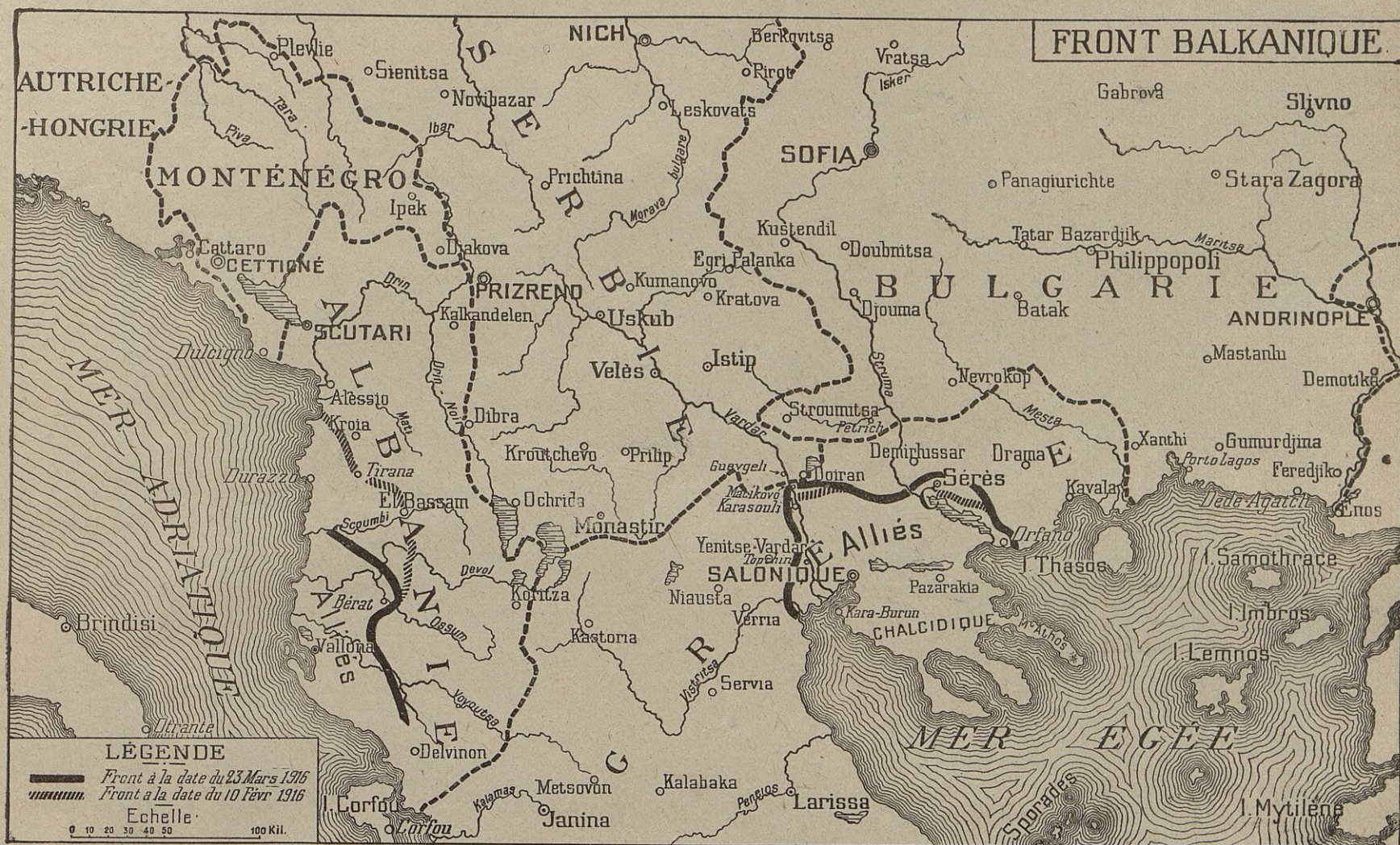
Ces numéros 1 BIS, 2 BIS et 3 BIS sont dès maintenant mis en vente au prix de 0 fr. 25 l'exemplaire dans tous les kiosques et librairies, où il suffit de les réclamer, ou bien à l'administration du PAYS DE FRANCE, 2, 4, 6, boulevard Poissonnière, qui les enverra franco contre 0 fr. 85 en timbres-poste.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au Document le plus intéressant.

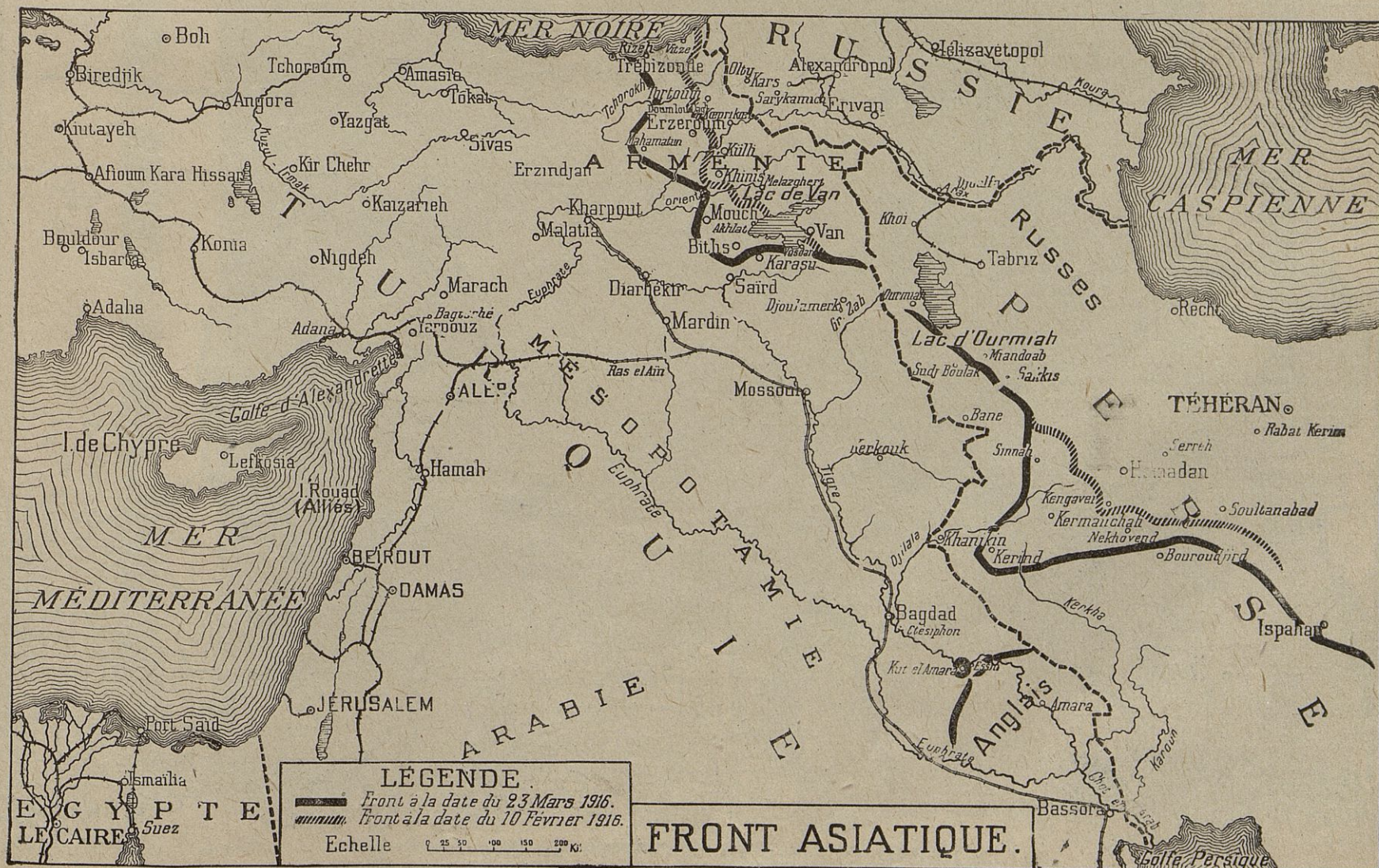
La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 75, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru dans le médaillon du haut et à droite de la page 7 de ce fascicule et représentant "des Soldats lançant des grenades sur l'ennemi".

Rappelons qu'une pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LES OPÉRATIONS EN ASIE



La Guerre en Caricatures



LES MARIS TERRIBLES, par ALBERT GUILLAUME

— Ah ! si je pouvais au moins aller en Allemagne rejoindre mon pauvre cousin Jules qui est prisonnier !...
 — Jamais je ne te permettrai ça, Sidonie... Il est expressément défendu d'expédier de la graisse aux prisonniers.



LES IMPRÉVOYANTS DE L'AVENIR, par ALBERT GUILLAUME

— Dis donc, vieux, c'est vrai que tu croyais ton mariage par procuration pas sérieux ?
 — Dame ! moi, j'ai laissé faire Adèle, parce que je pensais que c'était comme les « marraines » et tout le fourbi, quoi, « rien que pour la durée de la guerre !... »